



**Notre Dame du très saint Rosaire**  
(SASSOFERRATO)

XXI  
Re



Un certain  
sonnage à  
d'apostoli  
de ce maî  
tieuses ré  
communie  
Par la voi  
teries, et  
semi-schis  
Dieu.

Les asc  
rent en lu  
tarde sur l  
sur la pla

XXI<sup>e</sup> ANNÉE



1905



OCTOBRE



No 10

Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte

## Saint François d'Assise

*et l'action sociale*



Le terme du XIX<sup>e</sup> siècle réservait à saint François d'Assise une étrange fortune. Tous le croient connaître, tous le croient comprendre. Les artistes attachent leurs regards à son regard, et les dévots attachent leurs pas à ses pas.

Un certain dilettantisme s'engoue de saint François comme d'un personnage à la mode, et la piété chrétienne, impatiente d'action, éprise d'apostoliques conquêtes, se groupe de plus en plus sous les auspices de ce maître. Les jeunes panthéistes, en leurs pâles et souvent prétentieuses rêveries, se plaisent à saluer en saint François l'âme qui suit communier avec la nature et entrer en contact avec l'Ame universelle. Par la voix de M. Paul Sabatier, le protestantisme lui fait des coquetteries, et volontiers découvrirait je ne sais quoi d'hérétique ou de semi-schismatique dans sa joyeuse et féconde liberté d'enfant de Dieu.

Les ascètes le vénèrent, comme ils firent de tout temps ; ils honorent en lui un prodigieux maître de renoncement, et leur pensée s'attarde sur le luxe dont il prit congé, sur le manteau dont il se dénuda, sur la plate-bande d'épines dont il se fit une couche. Les hommes

d'action, qui s'enrichissent des grâces obtenues par les prières des ascètes, et qui, forts de cette ressource, s'essaient à collaborer à l'établissement du royaume de Dieu, cherchent et trouvent dans la vie et dans la doctrine de saint François une incessante leçon de justice sociale — de cette justice qui est comme l'aspect concret et l'épanouissement extérieur du règne divin.

Une telle variété d'hommages, une pareille diversité de sympathies, laisserait croire que François d'Assise fut une bien complexe individualité. Rien de plus naturel pourtant, ni de plus spontané, ni de plus simple : François d'Assise sut aimer. Il aima tout en Dieu et Dieu en tout. Et voilà pourquoi les idéalistes, dont la pensée fréquente les nuages en la compagnie des oiseaux, célèbrent en saint François celui qui sut aimer les tout petits de la création. Et voilà pourquoi les réalistes de la vie active, décidés à compter à l'avenir avec ce grand fait qu'on appelle la démocratie, célèbrent en saint François celui qui sut aimer les tout petits de l'humanité.

Il chérissait en tous, les créatures du Père qui est aux cieux.

Mais s'il n'eut point dépassé cette étape de l'amour, saint François demeurerait un beau type de religiosité ; il ne serait point un saint, ni un conducteur d'hommes. Les tout petits de la création obtenaient les complaisances de ses heures de loisir, les tout petits de l'humanité obtinrent le dévouement de sa vie. Il aimait en ceux-ci, par surcroît, les frères du Fils de Dieu.

Et le rôle historique de saint François découla de l'intelligence profonde, pénétrante qu'il avait de la fraternité chrétienne. Le monde féodal commençait de tomber en décadence, la hiérarchie seigneuriale en beaucoup d'endroits, cessait d'être tutélaire ; elle n'était plus qu'exploiteuse ; elle conservait ses droits, négligeait ses devoirs. Tout doucement, sans secousses, sans faiblesse, saint François d'Assise fit passer à travers cet édifice un souffle de christianisme, et tout ce qui était suranné, tout ce qui était fragile chancela sous la poussée de ce souffle. Et partout où ils abusaient de leurs prérogatives, le règne de la mutualité chrétienne commença. Le Saint d'Assise n'invoqua pas l'abstraite fantasmagorie des « droits de l'homme, » il invoqua l'aide réciproque des hommes. C'est à la vertu de douceur que le Sermon sur la montagne assure la possession de la terre ; et dans l'histoire de l'humanité les mots d'amour sont en définitive les plus révolutionnaires. Léon XIII, en recommandant aux catholiques de marcher à la

suite du  
gélique e  
gies rénc  
comme il  
tés, celles  
se présen  
Il fut  
applicati  
conséque  
gramme.  
sellement  
l'intransig  
n'amortit  
social n'ex  
François c  
Et c'est  
terons son

(1) AUTO

suite du Poverello d'Assise, a montré tout ce que la tradition évangélique et franciscaine conserve de ressources inexploitées et d'énergies rénovatrices. Le Poverello d'Assise peut devenir en notre âge comme il le fut en son temps l'artisan des saines et vraies nouveautés, celles qui sont filles du passé chrétien et qui, grâce à cette filiation, se présentent avec un reflet d'éternité.

Il fut chrétien jusqu'à épuisement, il fut intransigeant dans les applications pratiques de son christianisme, il en déduisit toutes les conséquences sociales ; le seul nom de saint François trace un programme. Il fut large, familial, universellement sympathique, universellement aimant ; il fit comprendre, par sa personne elle-même, que l'intransigeance n'éteint point le rayonnement, que l'ascétisme n'amortit point l'éclat du sourire, et que la sévérité du réformateur social n'exclut point la gaieté des « Alleluias ; » le seul nom de saint François crée une atmosphère.

Et c'est en suivant son programme, pour nous, que nous ressusciterons son atmosphère autour de nous.

GEORGES GOYAU, Tertiaire. (1)

(1) AUTOUR DU CATHOLICISME SOCIAL : *Figurines franciscaines.*





## Les Montagnes de la Bible

### Le Liban



OUS nous sommes donc arrêtés, chers Lecteurs, il y a deux mois, en août dernier, bien fatigués, au pied du Liban. Nous en avons exploré les abords, défini les contours ; de l'Antiliban, comme du Liban lui-même, nous avons gravi les sommets neigeux.

Moins long, partant moins pénible, sera notre pèlerinage d'aujourd'hui. Commençons par nous installer à l'aise en face du Liban, puis confortablement assis, contemplons-le à loisir, ce beau et glorieux Liban et étudions-le, la Bible à la main.

Le Liban, chers Lecteurs, qui n'est pas nommé une seule fois dans le Nouveau Testament, est mentionné plus de soixante fois dans l'Ancien. Formant la frontière septentrionale de la Terre Promise, il est cité, tour à tour, pour ses pins, ses cyprès, ses oliviers, ses bois et ses forêts. L'écrivain inspiré parle ailleurs des eaux fraîches et limpides qui l'arrosent, des bêtes sauvages qui l'habitent, des fleurs qui y poussent, du vin qu'il produit, des senteurs qui s'échappent de sa flore, de la neige qui couvre ses sommets, des cèdres majestueux qui le couronnent après avoir bravé les orages au cours des siècles.

La beauté du Liban et sa fertilité chantées par les saintes Ecritures sont encore justement vantées par ceux à qui il est donné de le parcourir.

Voici ce que nous dit le prophète Osée :

« Je serai comme la rosée, Israël fleurira comme le lis et il jettera ses racines comme les arbres du Liban. »

« Ses rameaux s'étendront, sa gloire sera comme celle de l'olivier et son odeur comme celle du Liban. »

« Ils se convertiront assis sous son ombre, ils vivront de froment,

ils fleu  
du vin  
Voil  
à tour  
l'excell  
exquis  
Le «  
vouloir  
arrivons  
ment le  
nent au  
quand  
arbres l  
arbres, »  
« Pou  
cher au  
forêts a  
servi à o  
des prop  
arbres :  
plus hau  
arbres q  
« Liban  
(Isaïe) ; »  
vallées (  
« Ouvre t  
lez, pins  
est renve  
révéré de  
l'accompli  
« A pei  
bâtie au  
terrasse, c  
autrefois  
Cette cha  
tre maron  
rent dans  
rus ensuit

ils fleuriront comme la vigne et le parfum d'Israël sera comme ce jui du vin du Liban. »

Voilà certes en trois versets un éloge admirable du Liban. Tour à tour y sont exaltés la grandeur altière de ses arbres séculaires, l'excellent parfum des fleurs qui tapissent ses flancs et le fumet exquis de ses vins !

Le « Cantique des Cantiques », aux chapitres IV et VI, semble vouloir renchéris encore et redire plus haut la gloire du Liban. Mais, arrivons tout de suite à la principale gloire du Liban, à son ornement le plus vanté : les cèdres. « La plupart des voyageurs qui viennent aux cèdres, dit un pieux pèlerin, Mgr Mislin, sont désappointés quand après le plus pénible des voyages, ils arrivent près de ces arbres les plus célèbres du monde et qu'ils ne trouvent que... des arbres. »

« Pour moi, continue le pieux pèlerin, je n'étais pas venu y chercher autre chose ; ce que je voulais voir, c'étaient les restes de ces forêts antiques que le Seigneur a fait naître dans le désert, qui ont servi à orner le palais de David, le temple de Salomon et les chants des prophètes. Peu m'importaient la grandeur et le nombre de ces arbres : ce que je voulais voir, c'étaient les cèdres de la Bible et des plus hautes cimes du Liban. Je ne m'attendais pas à trouver des arbres qui allassent jusqu'aux cieux ; je savais, d'ailleurs, que le « Liban est humilié ; que les cèdres les plus élevés ont été coupés (Isaïe) ; » que leurs branches sont tombées de toutes parts le long des vallées (Ezéch., xxxi, 2) ; j'avais lu ces paroles du prophète : « Ouvre tes portes, ô Liban, et que la flamme dévore tes cèdres ; hurlez, pins des montagnes, car le cèdre est tombé, l'orgueil de la terre est renversé (Zach., xi, ) ; » je voulais adorer Dieu sous le dôme révérend de ces témoins vivants des premiers âges du monde et de l'accomplissement des prophéties, et j'ai eu le bonheur de le faire.

« A peine descendu de cheval, je suis entré dans la petite chapelle bâtie au milieu de la forêt ; ce sont quatre murs, surmontés d'une terrasse, dont les travées avec des supports, ont le mérite, comme autrefois celles du temple de Salomon, d'être tout en bois de cèdre. Cette chapelle, construite depuis trois ans, est desservie par un prêtre maronite et un moine latin : ce dernier était absent. Ils demeurent dans ces régions élevées jusqu'à l'époque des neiges. Je parcourus ensuite avec le plus grand empressement l'espace occupé par les

urs, il y a  
au pied  
rds, défini  
Liban lui-  
geux.  
sera notre  
par nous  
assis, con-  
le, la Bible  
le fois dans  
e fois dans  
Promise, il  
ses bois et  
es et limpi-  
fleurs qui y  
ppent de sa  
estueux qui  
écles.  
uintes Ecri-  
donné de le  
et il jettera  
le l'olivier et  
de froment,

cèdres, où je trouvais à chaque pas des émotions religieuses, mêlées à des souvenirs de l'Europe : plusieurs de ces arbres portent les noms, chers à la religion et aux sciences, des voyageurs qui les ont visités. Je ne puis dire tout ce que j'ai éprouvé de douces jouissances pendant les vingt-quatre heures que j'ai passées sous ces délicieux ombrages.

« Il n'y a pas au monde un autre site où les cèdres puissent mieux étaler toute leur magnificence : Dieu connaît les lieux qu'il choisit. Tous les environs sont complètement dénués de végétation ; le plateau sur lequel les cèdres s'élèvent est entouré, vers l'Orient, par l'enceinte demi-circulaire des dernières cimes du Makmel, qui sont encore, en partie, couvertes de neiges. Au couchant, le plateau se termine par des rochers à pic, qui descendent dans la vallée des Saints. A quelques centaines de toises au-dessous des cèdres se trouve la source de la Kadischa, qui tombe de ces rochers, et forme le petit ruisseau qui serpente au fond des abîmes, et qui, à la fonte des neiges, devient le plus impétueux des torrents. Le plateau des cèdres est très accidenté, et ces arbres sont disséminés sur une dizaine de mamelons, de manière à former une petite forêt fraîche et ombreuse, qu'une quantité d'oiseaux réjouissent de leurs chants. Tout cela est au-dessus des nuages, dans des régions où toute autre végétation a cessé, et sous le plus beau ciel du monde.

« Les cèdres sont à 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et la cime du Makmel, qui les abrite, à 8,800 pieds.

C'est là, à l'ombre de ces vieux arbres, devant ce panorama grandiose, qu'il faut ouvrir les saints Livres et les lire dans le recueillement, si l'on veut comprendre les sublimes comparaisons des Prophètes, celle-ci par exemple :

« Voyez Assur : c'était un cèdre sur le Liban, beau en ses branches, « répandant au loin l'ombre de son vaste feuillage, magnifique en sa « hauteur, et élevant sa cime entre ses rameaux touffus. Les eaux « l'avaient nourri ; l'abîme l'avait fait croître, etc. . . (Voir Ezéchiel xxxi, 3.)

« Après avoir admiré ces arbres majestueux dans leur position et dans leur ensemble, continue Mgr Mislin, j'ai examiné chacun d'eux ; il n'est pas difficile de reconnaître ces patriarches du monde végétal, ces contemporains des âges bibliques, ces restes échappés à la dévastation des hommes et des temps ; il y en a douze seulement, groupés

sur deu  
ticule  
siècles  
eux on  
n'est pa  
forment  
horizon  
ces bran  
hauteur  
« Voil  
accompl  
« cette  
« les cor  
« Les  
tiennent  
belle ven  
ne dépass  
y compr  
cèdres e  
de semen  
sieurs, ha  
d'herbe,  
cônes de  
d'un bel  
branche q  
j'avais sol  
sont assez  
toucher ;  
de fois : j  
ensuite fa  
pas.  
« On m'  
encore de  
autrefois il  
lement, so  
Liban qu'il  
Le troisièm  
des ouvrier

sur deux monticules, cinq autour de la chapelle, et sept sur un monticule voisin ; plusieurs portent des traces de la foudre : il y a deux siècles que Quaresmius en comptait encore vingt-trois. Deux d'entre eux ont quarante pieds et demi de circonférence ; mais leur tronc n'est pas régulier : à quatre ou cinq pieds du sol, ils se divisent, et forment comme des arbres séparés, qui jettent au loin leurs branches horizontales ; j'ai mesuré cinquante-huit pas de l'extrémité d'une de ces branches à l'extrémité de la branche qui lui était opposée. Leur hauteur approximative peut-être de soixante pieds.

« Voilà donc tout ce qui reste de la gloire du Liban ; frappant accomplissement de ces paroles d'Isaïe : « Le nombre des arbres de cette forêt échappés à la flamme sera si petit qu'un enfant pourra les compter. » (Isaïe, x, 19.)

« Les autres sont tous évidemment beaucoup plus jeunes, et appartiennent à différentes époques. Ce sont des arbres, la plupart, d'une belle venue, aussi hauts que les vieux cèdres, mais dont le diamètre, ne dépasse pas celui de nos grands sapins. Je les ai comptés, et en y comprenant les douze dont j'ai parlé plus haut, le nombre total des cèdres existant cette année est de 374. Chaque année il en pousse, de semence, un grand nombre dans les ravins : j'en ai remarqué plusieurs, hauts d'un doigt ; mais les chèvres les broutent à défaut d'herbe, et les empêchent de se multiplier. La terre est jonchée de cônes de cèdres ; ils sont plus grands que ceux de nos sapins, et d'un bel ovale ; j'en ai rapporté plusieurs pour mes amis, ainsi qu'une branche que j'ai pu obtenir en produisant une permission écrite, que j'avais sollicitée du patriarche maronite à qui ils appartiennent. Ils sont assez peu respectés des voyageurs, malgré la défense sévère d'y toucher ; mais il n'y a pas d'excommunication, comme on l'a dit tant de fois : je l'ai demandé expressément au patriarche lui-même. J'ai ensuite fait tout le tour des cèdres, et j'ai compté douze cents pas.

« On m'a assuré que c'est la seule localité du Liban où il en existe encore de cette espèce, « *Alies Cedrus* » le « *pinus cedrus* » de Limé ; autrefois ils devaient être très nombreux, puisque, à Jérusalem seulement, sous le règne de Salomon, « on voyait autant de cèdres du Liban qu'il y a de sycomores dans la campagne. » (II. Paral., ix, 27.) Le troisième livre des Rois nous apprend que le roi Salomon choisit des ouvriers dans tout Israël, et commanda pour couper les cèdres,



trente mille hommes. Et il les envoyait sur le Liban, tour à tour, dix mille chaque mois. » (III, Rois, v.)

La mer est éloignée de dix à douze lieues : là on mettait les cèdres sur des radeaux pour les conduire à Joppé, d'où ils étaient transportés à Jérusalem. (II, Paral., 16) On fit de même sous Zorobabel pour la reconstruction du temple après la captivité.

(A suivre.)

FR. GASTON, O. F. M.

## Nouvelles de Rome

**A**u Vatican. — Le 9 août a ramené l'anniversaire du couronnement de Pie X. Tous les cardinaux de curie, sauf le Cardinal Mathieu parti pour les fêtes d'Ars, étaient présents à la solennité. S. Em le Cardinal Merry del Val a célébré le saint Sacrifice auquel a assisté le Souverain Pontife.

**Au Collège Saint-Antoine.** — Au mois de juin dernier le collège a reçu la visite du Patriarche des Maronites, Mgr Iteyck. Sa Béatitude a chanté une messe solennelle avec assistance de quatre évêques maronites et de nombreux prêtres et religieux du Liban. Après la messe, le Patriarche a adressé la parole aux étudiants franciscains et aux fidèles. A nos religieux surtout, il a parlé de l'union séculaire des Maronites avec les enfants de saint François. Sa visite avait pour but de proclamer sa sympathie envers un Ordre qui a si bien mérité des chrétientés orientales.

**Audience du Pape.** — Le 13 juillet, le Souverain Pontife a bien voulu recevoir en audience privée les trente-trois étudiants franciscains qui victorieux au concours ont obtenu le grade de lecteur général. Il leur a fait un petit discours de sept ou huit minutes pour leur recommander de joindre la sainteté à la science et « d'éviter les opinions qu'on appelle nouvelles et qui ne sont pas nouvelles, mais de vieilles erreurs blanchies. »

Fête  
ture, le  
prété s  
panégy  
science  
des en  
nombre  
ments.  
Che  
16 juill  
une pos  
vœux. I  
sida la c  
la jouis  
comme  
pure joi  
fleurs d  
du déta  
fondeurs  
cet apôtr  
chrétien  
Douces  
préta le  
force de  
fiancées  
déposer l  
fidélité d  
Les  
fête de s  
tumé. U  
Dominica  
le P. Ma  
veille So  
d'habit à  
Canada.  
Père cana

**Fête de saint Bonaventure.** — Le 14, fête de saint Bonaventure, les nouveaux lecteurs généraux ont fait la profession de foi et prêté serment. Aux Complies, le célèbre Père Theodosio a donné le panégyrique du Saint. Il a montré d'une manière magistrale la science et l'amour s'harmonisant dans le Séraphique Docteur. Il a eu des envolées superbes et sa péroraison a été si entraînante que la nombreuse assistance ne pouvant se contenir éclata en applaudissements.

**Chez les Franciscaines Missionnaires de Marie.** — Le 16 juillet dans la chapelle Sainte-Hélène de la Via Giusti, vingt et une postulantes et novices ont reçu le saint habit ou prononcé leurs vœux. En l'absence du Rme Père Général, le T. R. P. Délégué présida la cérémonie. Il voulut donner aux Franciscaines Missionnaires la jouissance d'entendre le P. Théodosio qu'on regarde à bon droit comme l'un des premiers orateurs d'Italie. Ce fut une délicate et pure joie pour elles d'entendre ce Religieux chanter les épines et les fleurs de la vie religieuse, ce fils de saint François redire les attrait du détachement et de la charité, ce ministre de Dieu révéler les profondeurs de la vérité et les énergies de l'amour divin dans les âmes, cet apôtre éveiller dans les cœurs la soif de dévouement et de charité chrétienne dont le Stigmatisé de l'Alverne fut l'exemple merveilleux. Douces et fortes vérités auxquelles l'harmonieuse langue d'Italie prêta le charme de son accent musical, le velouté de son coloris et la force de ses images profondes et véhémentes. Après un tel appel les fiancées et les épouses du Christ vinrent joyeuses au pied de l'autel déposer leur parure mondaine et promettre à l'Époux immortel cette fidélité dont il est lui-même la source et la force.

**Les Franciscaines de l'Immaculée-Conception.** — La fête de sainte Claire, 12 août, a revêtu chez elle un cachet inaccoutumé. Un Franciscain américain chantait la messe. Le Prieur des Dominicains faisait le sermon de circonstance et un Père canadien, le P. Marie-Albert de Montréal, était maître des cérémonies. La veille Son Em. le Cardinal Cassetta était venu présider une prise d'habit à laquelle avaient pris part plusieurs postulantes venues du Canada. « Dire que hier, nous avions un Cardinal et aujourd'hui un Père canadien ! » telle était la naïve exclamation des Sœurs.

ROMANUS.

tou, dix  
es cèdres  
transport-  
abel pour

. M.



re du cou-  
rie, sauf le  
taient pré-  
del Val a  
tife.  
dernier le  
Iteyck. Sa  
de quatre  
du Liban.  
iants fran-  
de l'union  
s. Sa visite  
e qui a si  
  
ntife a bien  
ranciscains  
ur général.  
s pour leur  
ter les opi-  
es, mais de



## Chronique franciscaine



### A TRAVERS LE MONDE

#### Mandarin

**L**E gouvernement chinois vient d'élever à la dignité de Mandarin, le Vicaire apostolique du Chang-tong septentrional, Mgr Ephrem Giesen, O. F. M. Né en 1868, parti pour la Chine en 1894, Mgr Giesen a été sacré évêque en 1902. Durant le soulèvement des Boxers il a lutté avec beaucoup d'intrépidité en faveur de ses chrétiens et a rapporté de la lutte un coup de poignard dans la poitrine et un coup de sabre sur la tête, il en montre avec fierté les cicatrices glorieuses.

#### Musique

**L**ES journaux allemands de toutes nuances sont unanimes à relater le triomphe remporté par le R. P. Hartmann, dans l'exécution de son Oratorio *Cæna Domini*, dédié à l'empereur d'Allemagne. De toutes parts le compositeur franciscain déjà célèbre a reçu des témoignages d'admiration pour ce chef-d'œuvre de musique sacrée contemporaine. L'empereur d'Autriche l'a décoré de la croix de l'Ordre impérial de François-Joseph.

#### Œuvre originale et touchante

**C'**EST l'œuvre fondée par une Tertiaire riche et zélée Mlle Marie de Clerck, de la Fraternité de Bruges, en faveur des forains, saltimbanques, colporteurs et autres artistes ambulants. Elle les visitait, les instruisait, recueillait leurs enfants, les préparait à la première communion et à la confirmation. Un groupe de jeunes hommes et de demoiselles de la noblesse et de la meilleure bourgeoisie se réunit sous son inspiration pour coopérer à son œuvre. La zélée Tertiaire est morte le 24 mai dernier, pour ainsi dire, au milieu de ses forains. Le lendemain de sa mort tous les habitants des roulottes se rendirent à la maison mortuaire pour la voir une dernière fois et rien n'était impressionnant comme de voir ces rudes vagabonds et ces pauvres femmes sangloter devant les restes inanimés de leur bienfaitrice et mère. Le service d'enterrement fut marqué des mêmes scènes touchantes. Après un long défilé du plus grand monde, on vit venir à l'offrande une interminable procession de pauvres en haillons suivis de leurs enfants qui se préparaient à faire leur première commu-

nion le  
belle c  
et en c

**A** pr  
les  
fameux  
retrouv  
Il a m  
asile da  
lait être

**U** N  
Vierge, s  
saint hal  
profession  
solennels.

Une to  
breusé et  
ses jours  
plus gran  
croire que  
qui assiste  
venir.

Le 10 se  
dans l'égli  
sion et ave  
l'immense  
pour la pi  
sont franci  
M. le chan  
une attenti  
vait manq

nion le surlendemain. Mgr l'Evêque de Bruges, ne voulant pas qu'une si belle œuvre disparût avec sa fondatrice, la prit sous son haut patronage et en confia la direction aux Pères Capucins de Bruges.

### Dom Quichotte

A propos du troisième centenaire de la publication de *Dom Quichotte*, les revues franciscaines d'Europe font remarquer que l'auteur du fameux roman, Michel Cervantès, était Tertiaire de saint François. On a retrouvé dans les archives l'acte de sa profession, daté du 2 avril 1616. Il a même dans les déboires qui ont affligé ses vieux jours, trouvé un asile dans un couvent de l'Ordre. Dans son testament il déclare qu'il voulait être enseveli avec l'habit franciscain.

### CANADA

#### Au couvent de Montréal

UNE série de fêtes solennelles et joyeuses est venue réjouir ces temps derniers, notre famille religieuse.

Le 20 août, jour de la solennité de l'Assomption de la sainte Vierge, sous les auspices de la douce Mère, six jeunes gens revêtaient le saint habit de l'Ordre; en même temps six novices étaient admis à la profession des vœux simples et un religieux prononçait ses vœux solennels.

Une touchante allocution sur la charité fraternelle peignit à la nombreuse et sympathique assistance la vie religieuse franciscaine sous un de ses jours les plus suaves. La chapelle aimée avait pris son aspect des plus grandes fêtes et tous les cœurs étaient à la joie. Nous aimons à croire que les parents, maîtres et amis des heureux privilégiés de ce jour, qui assistaient nombreux à la cérémonie, en garderont longtemps le souvenir.

Le 10 septembre, la scène a changé de cadre et nous voilà transportés dans l'église paroissiale du Sacré-Cœur à Montréal. Décorée avec profusion et avec goût, de drapeaux et de tentures, mais plus ornée encore par l'immense foule qui la remplit et s'y presse, la vaste église va être témoin, pour la première fois, d'une ordination sacerdotale. Les deux ordinands sont franciscains mais l'un est le neveu du distingué curé de la paroisse M. le chanoine Adam. Cela nous explique le choix de cette église: c'est une attention que Sa Grandeur Mgr Bruchési dans sa délicatesse ne pouvait manquer d'avoir pour son sympathique chanoine et ami. Avant la

cérémonie le R. P. Berchmans explique avec élévation et clarté le sens des cérémonies saintes qui allaient se dérouler sous les yeux de la foule attentive. Puis la messe commence et bientôt l'ordination. Qu'elle est donc toujours impressionnante et touchante cette imposition des mains faite sur les jeunes lévites par l'Evêque d'abord, puis par tous les prêtres assistants qui se forment ensuite en cercle autour d'eux ! Tous, la main droite élevée vers le ciel, d'une seule voix et d'un seul cœur appellent sur ceux qu'ils étreignent dans ce cercle mystérieux l'Esprit créateur, l'Esprit qui du chaos a fait sortir le monde et d'un homme fait un prêtre, et lorsque leur invocation terminée ils se retirent, les deux lévites sont prêtres. Leurs mains ointes de l'huile sacrée peuvent désormais offrir le saint sacrifice et ils vont l'offrir en effet, en union avec le Pontife.

Toutefois, avant de continuer, Mgr voulut lui-même adresser quelques paroles sorties du cœur aux fidèles qui l'entouraient.

Sa Grandeur félicita d'abord l'heureux père et l'heureuse mère qui étaient là sous ses yeux ; et en termes profondément sentis il redit l'ineffable bonheur de ces cœurs de manière à le faire désirer par tous les parents chrétiens.

Il exprima ensuite son regret de voir si restreint le nombre des vocations sacerdotales au sein de la ville de Montréal où il croit nombre de vocations perdues, et pourquoi ? Parce que beaucoup de parents négligent l'éducation première de leurs enfants, qui restent ensuite toute leur vie des êtres déclassés, souvent misérables et parfois nuisibles à la société. C'est ainsi que ces chrétiens se privent par leur faute du bonheur si grand, de cette joie indicible qui est le partage des parents de ces nouveaux prêtres : joie la plus pure, la plus douce et la plus sainte qui puisse enivrer ici-bas le cœur d'un père et d'une mère.

Puissent ces paroles si vraies et si pastorales ouvrir les yeux de bien des parents ! Puissent-ils surtout avoir été impressionnés par le touchant spectacle qui continua à se dérouler sous leurs yeux, celui de la messe pontificale célébrée simultanément par Monseigneur et les deux nouveaux prêtres, et par l'acte final de ce drame divin où l'Evêque imposant de nouveau les mains aux élus de Dieu leur donna autorité sur le corps mystique de N.-S. J.-C. en leur conférant le pouvoir de remettre les péchés.

Le lendemain, tandis que le R. P. François Phaneuf célébrait sa première messe au milieu de ses parents, dans l'église du Sacré-Cœur, le R. P. Arthur Rappard, loin de sa famille selon la nature qu'il a laissée en France pour suivre Jésus librement, mais entouré de sa famille selon la grâce et assisté de son Père en Dieu, le R. P. Gardien, offrait lui aussi son premier Sacrifice.

Le 10 septembre encore, pendant qu'au Sacré-Cœur se passaient de si grandes choses, notre église était pareillement en fête, un novice faisait

sa profes  
pour se c  
patrie no  
cution d  
capable c  
lui attirer  
généreux

LE 12  
des  
Marie, la  
le R. P. M  
plusieurs  
Dans la  
l'excellenc  
œuvres de

LES TO  
duu  
mois  
sont venue  
de Montré  
nouvelles p  
c'est un be

CETTE JO  
quelqu  
Nouvelle-A  
R. M. Hon  
Antoine co  
conjurés de  
phe de l'art,  
ment elle la  
Ne nous c  
de Montréa  
tout francisc  
302 femmes  
hommes. L  
tes, comme  
jeunes gens  
Vive saint A

sa profession entre les mains du R. P. Gardien. Venu de France, lui aussi, pour se donner à Dieu par les mains de saint François il a trouvé ici une patrie nouvelle et une famille bien chère. Le R. P. Ignace dans une allocution d'inspiration très élevée a fait de la vie religieuse un tableau bien capable d'y attacher toujours plus ceux qui lui appartiennent déjà et de lui attirer les jeunes âmes aux nobles aspirations et aux dévouements généreux.

CHRONIQUEUR.

### Baie Saint-Paul

LE 12 août, fête de sainte Claire et anniversaire des premiers vœux des Mères Fondatrices de l'Institut des *Petites Franciscaines de Marie*, la clôture de la première retraite de la communauté prêchée par le R. P. Xavier-Marie, du couvent des Trois-Rivières, a été célébrée par plusieurs cérémonies de vêtue et de profession.

Dans le sermon de circonstance, le Révérend Père nous a démontré l'excellence de la vie religieuse, d'abord en elle-même, et ensuite dans les œuvres de charité qui sont propres à notre Institut.

### New-Bedford — Paroisse du Sacré-Cœur

LES Tertiaires Novices de la Paroisse du Sacré-Cœur ont eu un tri-duum, qui les a retrempees dans les bonnes résolutions prises au mois de février dernier. Durant trois jours, du 2 au 6 août, elles sont venues nombreuses entendre le Père Prédicateur appelé pour elles de Montréal par le zèle de leur dévoué Directeur, le R. M. Gaboury. 50 nouvelles prises d'habit ont porté à 160 le nombre des Novices actuelles : c'est un beau noyau pour l'avenir.

### Paroisse de Saint-Antoine de Padoue

CETTE jeune paroisse ne compte que dix ans de vie et demain, dans quelques mois, elle va posséder le plus beau temple catholique de la Nouvelle-Angleterre. Avec le concours de son fidèle serviteur et ami, le R. M. Hormisdas Deslauriers, curé et fondateur de la paroisse, saint Antoine continue à opérer et miracles et merveilles. Malgré les efforts conjurés de l'enfer et des méchants, l'église Saint-Antoine, vrai triomphe de l'art, du courage et de la charité, monte et monte encore, rapidement elle lance sa flèche de pierre vers le ciel (260 pieds de hauteur).

Ne nous étonnons pas dès lors si la parole du Missionnaire Franciscain de Montréal a trouvé un écho entraînant dans les âmes. Dans ce milieu tout franciscain, les cœurs devaient être à saint François, ils l'ont montré : 302 femmes ont revêtu le saint habit de l'Ordre, suivies de près par 290 hommes. L'an prochain, Monsieur le Curé se propose de faire des retraites, comme cette année, de huit jours chacune, aux jeunes filles et aux jeunes gens et la paroisse comptera par là 1200 Tertiaires. *Adveniat!* Vive saint Antoine!



Les Missions

Franciscaines

CHINE

*Chemiaoze, ce 18 juillet 1905.*

Mon Révérend et bien cher Père.

**J**E vous ai promis une longue, très longue missive pour cet été. Puisque nous voici à la canicule, il est temps que je tienne promesse, sous peine de passer pour un vulgaire gascon. En ma qualité de Vendéen, je ne tiens nullement à cette dénomination dont sont si fiers les fils de la Gascogne, Donc, . . . quelques nouvelles d'Extrême-Orient, puisque vous vous intéressez à notre cher vicariat.

Le jour de la fête du Mont-Carmel, j'ai fait mon premier baptême d'adultes. Pour un début, c'était bien : cinq Catéchumènes se présentaient au missionnaire pour rompre définitivement les liens qui les rendaient esclaves de Satan et devenir les enfants de Dieu. Je vous avoue qu'une émotion bien légitime s'est emparée de moi au moment où je répandais l'eau sainte sur ces têtes d'adultes, de vieillards même. Personne ne m'en blâmera : car vraiment, quand on y réfléchit, c'est un instant bien solennel que ce passage de la mort à la vie. Quelques paroks, un peu d'eau et la régénération de ces hommes est un fait accompli. Profond et consolant mystère !!!

Dans quelques jours, je baptiserai non pas des hommes faits, mais une toute petite enfant. Ce bébé est ma première fille adoptive. Pour le quart d'heure, comme le *p'ing-kiu* (ou contrat de donation en cette occurrence) n'a pas été écrit en termes clairs, j'attends la seconde édition pour baptiser l'enfant. Car, la sainte Eglise a établi à ce sujet, des règles fort prudentes qui évitent ensuite bien des désagréments avec les païens. D'où me vient cette petite fille ? Vou

pensez  
d'un ch  
Les chi  
reux ! J  
cle que  
ne le vo  
à faire.  
Chine,  
vant le  
état plu  
chiffon,  
s'était p  
dignes d  
ils peini  
être en t  
ver, sino  
Donc,  
d'ici, soi  
Celle-ci  
quatrième  
de l'infar  
chrétiens  
vaise qu'  
dont on  
chrétiens  
fait, et vo  
avec gran  
beaucoup  
En ce  
chrétienne  
petite fill  
l'orphelina  
tion ne se  
de nos vi  
auxiliaires,  
ses prières  
femme de  
faire une b

pensez que je l'aurai ramassée sur le bord de la route ou au milieu d'un champ. Rassurez-vous. Pour celle-ci telle n'est pas son histoire. Les chiens ou les porcs n'ont pas eu à me la disputer. C'est fort heureux ! Je vous prie de croire, en effet, que c'est un bien triste spectacle que celui-là. J'en ai été témoin trois fois, et, plaise à Dieu que je ne le voie plus ! Dans ces tristes circonstances, il n'y avait plus rien à faire. Pour l'une de ces victimes de l'infanticide, si fréquent en Chine, les chiens avaient dévoré la tête et l'intérieur du corps, réservant le reste pour un autre festin. Les deux autres étaient dans un état plus lamentable. Des petits pieds qui émergeaient au-dessus d'un chiffon, encore tout humide de sang, indiquaient suffisamment ce qui s'était passé. Mais... inutile d'insister sur de tels crimes ; ils sont dignes de païens. S'ils blessent les sentiments de tout homme civilisé, ils peinent davantage le cœur du missionnaire qui, ne peut, hélas ! être en même temps partout où il y aurait de ces petits enfants à sauver, sinon quant au corps, du moins quant à l'âme.

Donc, ma petite adoptée a une histoire moins tragique. A 25 lis d'ici, soit 10 milles, un brave païen venait de perdre sa femme. Celle-ci lui laissait plusieurs enfants, entr'autres quatre filles. La quatrième n'ayant pas deux mois aurait pu subir le sort des victimes de l'infanticide. Mais son père, témoin quotidien de la vie de nos chrétiens, s'est dit : « La religion de ces chrétiens n'est pas si mauvaise qu'on le dit. Puisque leurs missionnaires acceptent les enfants dont on ne veut plus, je vais offrir à celui qui est chargé des chrétiens de mon village ma quatrième fille. » Aussitôt dit, aussitôt fait, et voilà comment cette enfant m'a été apportée. Je l'acceptai avec grand plaisir et j'espère que le Bon Dieu m'en enverra encore beaucoup dans la suite.

En ce moment, mon adoptée est en nourrice chez une de mes chrétiennes de Chemiaotze. Quand elle sera grande fille (à 5 ans une petite fille ne se croit-elle pas un personnage ?) elle sera dirigée sur l'orphelinat de Chingchowfu où se fera son éducation. Cette éducation ne sera pas très compliquée. Soyez-en assuré. Sous la direction de nos vierges chinoises, qui nous sont de précieuses et dévouées auxiliaires, comme les autres enfants, elle apprendra son catéchisme, ses prières et tout ce qui pourra la rendre dans l'avenir excellente femme de ménage. Ce petit bagage lui suffira amplement pour en faire une bonne chrétienne doublée d'une bonne mère de famille.



Comme je vous l'ai déjà fait savoir, Monseigneur m'a mis à la tête d'un district, depuis la fête de saint Joseph. Ce n'est pas encore la ferme-école. Hélas ! Elle ne sera établie que si les ressources arrivent. Il faut donc patienter d'une part et, de l'autre, renoncer, pour le moment, à évangéliser cette grande partie du vicariat assise à l'ombre de la mort. Malgré tout, j'espère que 1906 verra se réaliser ce projet, la seule ambition dont je sois victime. Que voulez-vous ? Quand on s'imagine qu'une œuvre doit servir à sauver des âmes et à procurer quelques ressources aux œuvres nécessaires à l'évangélisation, il est permis d'être un peu ambitieux.

Si le bon saint Antoine veut y mettre du sien, soit en Europe, soit en Amérique, cette ferme-école sera bientôt établie et prospère.

Il y a un peu plus d'un an, le P. André m'écrivait : « Vous voilà en Chine. *A ne considérer que vous*, je ne vous trouverai pas trop malheureux *d'avoir la tête coupée.* » Le cher Père est presque *boxer* !!! Précisément, dans mon district, en deux mois, il y a eu deux placards d'affichés pour inviter les païens à me couper la tête. Dans la première édition, j'étais compris avec les autres chrétiens. Dans la deuxième qui a dix jours d'existence, le missionnaire a l'honneur d'avoir un paragraphe spécial. Sans aucun doute « l'Asino » pourrait enregistrer cette affiche dans ses colonnes, sans perdre de sa valeur. Elle est digne de ce journal maçonnique, à tous les points de vue. Aussi je me dispense de vous en envoyer la traduction qui serait loin de vous édifier.

Je disais donc que le P. André était *presque boxer*. Comme nos « *Dadohui* » (1) il semble désirer que je sois soulagé du poids qui est au-dessus de mes épaules ! Heureusement qu'entre eux et lui la différence de vues est essentielle !

Du reste, il n'y a encore rien à craindre, ou... à espérer. En circulant dans mon district, je n'ai rien remarqué d'extraordinaire. La population est aussi pacifique que par le passé. Païens et chrétiens sont en bons termes généralement. Du reste, comme le mandarin, sous-préfet de *Lin-Kiu*, sous-préfecture dont je suis le « mandarin » au spirituel, est très bien avec nous, ces boxeurs en herbe n'osent guère agir et... ils ont raison.

Si les braves gens de mon district sont pacifiques, je puis vous dire qu'ils sont aussi très-simples, dans le sens de naïfs. Vous ne vous imaginez pas, bien cher Père, toutes les questions qu'ils me posent.

(1) Membres de la société des *Grands Couteaux*.

D'au  
étoile  
mulet  
s'il y  
questi  
faut g  
répon  
quand  
coup  
tions  
primit  
belles  
nés, ce  
Un  
sans n  
gion. (C  
les lett  
termes  
bonzes  
faciles  
visiter  
ler et d  
tout cou  
Avec  
dre con  
Ce n'est  
démon  
y a bes  
breux r  
aumône  
nécessite  
nous au  
notre sa  
ces de n  
Quant à  
tous mes  
satisfaisa

D'aucuns demandent si, dans mon pays, il y a le soleil, la lune et les étoiles. Celui-ci désire savoir si, en Europe, il y a des chevaux, des mulets, des ânes, des vaches. Celui-là s'il y a des maisons ; cet autre s'il y a des montagnes et des vallées, des rivières et des sources. Le questionnaire est loin d'être épuisé. Mais le plus curieux, c'est qu'il faut garder son sérieux, entendre patiemment de telles questions et y répondre avec la même patience. De telles demandes n'étonnent pas quand on sait que les Chinois se sont crus longtemps et, pour beaucoup se croient encore, les seuls civilisés dans le monde. Nos inventions modernes ne touchent guère le peuple ; il préfère ses machines primitives avec lesquelles, il faut l'avouer, il réussit à produire de belles choses. S'il se contentait de dédaigner nos outils perfectionnés, ce ne serait rien. Mais, hélas ! il pousse plus loin son mépris.

Un des obstacles les plus grands que rencontre le missionnaire est, sans nul doute, un dédain caractérisé vis-à-vis de notre sainte Religion. Qu'ils entendent expliquer ou qu'ils lisent la doctrine, l'Évangile les lettrés vous répondront que Confucius en a dit autant en d'autres termes. Quant aux ignorants qui n'ont entendu que les discours des bonzes, disciples de Boudha ou disciple de Laotzeu, ils sont plus faciles à convertir. Encore faut-il qu'ils ne soient pas trop dévots à visiter les pagodes ! Les bonzes se chargent, en effet, de les ensorceler et de développer les germes des préjugés répandus un peu partout contre notre sainte Religion.

Avec des gens aussi naïfs que ces Chinois, vous pouvez comprendre comment le diable les exploite et les conserve sous son pouvoir. Ce n'est donc pas étonnant d'entendre répéter, maintes fois, que le démon est maître et roi dans l'empire du Milieu. C'est pourquoi, on y a besoin de prières incessantes pour terrasser le « malin. » De nombreux missionnaires sont nécessaires pour évangéliser la Chine, des aumônes nombreuses ne le sont pas moins, mais combien plus la nécessité de la prière ne se fait-elle pas sentir ? C'est vous dire que nous autres, choisis par Dieu pour porter au loin les lumières de notre sainte Foi, nous comptons beaucoup sur les oraisons et sacrifices de nos Frères et de toutes les âmes pieuses du monde catholique. Quant à ce qui me regarde, je compte plus sur ces prières que sur tous mes travaux pour arriver à un résultat sinon excellent, du moins satisfaisant, là où l'obéissance me place ou me placera. (*A suivre*)

FR. MICHEL, O. F. M., Missionnaire Apostolique.

---

## LES ANCIENS RÉCOLLETS

LE R. P. EMMANUEL CRESPEL

---

### En route pour Mingan



Le premier décembre, les vents nous empêchèrent de remettre à l'eau, et comme nos matelots se plaignaient de leur faiblesse, et disaient qu'ils ne pouvaient plus ramer, nous fîmes cuire un peu de viande que nous mangeâmes après en avoir pris le bouillon : c'était la première fois depuis notre départ que nous nous étions si bien traités ; les autres jours nous ne mangions chacun qu'un peu de morue sèche et crue, ou bien de la colle

que nous faisons avec de la farine et de l'eau.

Le deux au matin, les vents s'étant jetés au sud-est, nous mîmes à la voile et fîmes assez de chemin. Vers midi nous nous joignâmes au canot pour manger tous ensemble ; notre joie était extrême de voir le beau temps se continuer et les vents devenir de plus en plus favorables à notre route ; mais cette joie ne dura guère et fit place à la consternation la plus affreuse. Après notre repas nous continuâmes à marcher, le canot allait mieux que nous à la rame, mais à la voile nous avions l'avantage sur lui ; le vent s'était élevé vers le soir et avait tant soit peu tourné ; nous crûmes devoir tenir le large pour doubler une pointe que nous apercevions et nous fîmes signe au canot de nous suivre ; mais il se laissa affaler (1) à terre et nous le perdîmes de vue. » Il périt en cet endroit comme on le constatera plus tard.

Ceux qui montaient la chaloupe ayant atteint la pointe, se trouvèrent dans une mer furieuse ; ils voulurent aborder, mais, outre qu'il faisait nuit, il n'y avait pas de havre en cet endroit

---

(1). Pousser à terre, échouer.

parto  
trouv  
Etant  
dispa  
lieu o  
cher  
désir  
sant le  
à ce p  
pour l  
attend  
dans s  
car le  
fort qu  
Leur  
duisit  
vers le  
sous se  
la côte  
mes q  
leurs fo  
fut poss  
à l'abri  
le P. C  
demand  
par le cl  
tres se  
voyageu  
pour pro  
« Le s  
jour, ave  
vers dix  
après le  
lait cher  
obligés d  
soutenir.  
à coup,  
telle véhé

partout des rochers escarpés ; deux lieues plus haut cependant ils trouvèrent une petite baie de sable et y donnèrent à pleines voiles. Etant débarqués, leur première pensée fut pour leurs compagnons disparus. Ils firent un grand feu afin d'attirer leur attention sur le lieu où ils étaient, mais ce fut inutilement. Revenir en arrière, chercher le canot et ceux qui le montaient, tel était sans nul doute le désir de chacun, mais c'était s'exposer eux-mêmes à la mort, en épuisant leurs vivres et en retardant leur marche vers Mingan ; parvenir à ce poste aussitôt que possible, en repartir bien pourvus de secours pour les naufragés, était encore la chose la plus pratique à faire. En attendant le jour, chacun mangea « un peu de colle » et enveloppé dans sa couverture prit son repos auprès du feu, ou plutôt dans l'eau, car le feu faisait fondre la neige tout autour, ce qui les incommoda si fort qu'ils préférèrent s'exposer aux rigueurs du froid.

Leur repos fut de courte durée. Vers minuit un accident se produisit qui leur occasionna un surcroît de fatigue et les occupa jusque vers les 10 heures de la matinée. Un vent violent s'était élevé et sous ses efforts la chaloupe avait chassé sur son ancre et s'était jeté à la côte au risque de se briser. Réveillés par le coup, les deux hommes qui la gardaient, se croyant perdus, se mirent à crier de toutes leurs forces. On accourut à leur secours ; on débarqua tout ce qu'il fut possible de sauver et l'on s'employa ensuite à mettre la chaloupe à l'abri des flots. « La peine que nous eûmes à la mettre à sec, écrit le P. Crespel, n'est pas concevable . . . , elle était fort maltraitée et demandait une réparation considérable. » Ce qui fut fait le lendemain par le charpentier et tous ceux qui purent l'aider ; tandis que les autres se mirent à la recherche du canot, mais tout fut inutile. Nos voyageurs eurent la joie de tuer deux renards, c'était autant de plus pour prolonger leurs vivres.

« Le sept du mois (de décembre), nous partîmes dès la pointe du jour, avec un petit vent favorable qui nous fit faire assez de chemin ; vers dix heures nous mangeâmes nos deux renards ; cinq heures après le temps se couvrit, et le vent augmentant avec la mer, il fallait chercher un havre, mais il n'y en avait point. Nous fûmes donc obligés de tenir le large et de mettre nos voiles au vent pour nous soutenir. La nuit avançait, une pluie mêlée de grêle, qui survint tout à coup, eut bientôt fermé le jour ; le vent nous poussait avec une telle véhémence que l'on avait peine à gouverner, et notre chaloupe

avait eu trop d'assauts pour être en état de soutenir un pareil temps. » (1)

Que faire ? Ils étaient à se le demander quand un coup de vent les jeta dans une baie ; une deuxième rafale les fit échouer sur des battures. Tous se crurent à leur heure dernière. Pour « retarder l'instant de notre perte, » une partie de leurs effets furent jetés à la mer. Mais tandis qu'ils échappaient ainsi au péril de se briser sur les écueils de la côte, un autre danger, terrible lui aussi, les menaçait ; les glaces environnaient l'embarcation ; et ces glaces, violemment agitées par les vagues se brisaient contre la chaloupe et pouvaient d'un instant à l'autre la réduire en pièces. En pleine nuit, quelle situation, quelle horreur : Aussi notre Récollet peut écrire en toute vérité : « les divers mouvements qui nous agitèrent pendant cette nuit sont au-dessus de toute expression... , chaque coup de vent semblait nous annoncer notre mort ; j'exhortai tout le monde à ne pas désespérer de la Providence, et en même temps à se mettre en état d'aller rendre compte à Dieu d'une vie qu'il ne nous avait accordée que pour le servir, et je leur représentai qu'il était le maître de nous l'ôter quand il lui plairait. « Enfin le jour parut, et nous tachâmes de gagner entre les roches le fond de la baie où nous fûmes un peu plus tranquille ; chacun de nous se regardait comme échappé des portes du trépas et rendit grâces à la main toute-puissante qui nous avait conservés au milieu du danger le plus imminent. » (2)

Il fallait débarquer mais il ne fut pas possible d'approcher de terre avec la chaloupe en sorte que tout l'équipage dut se mettre à l'eau « en plusieurs endroits jusqu'à la ceinture et partout jusqu'à la jarretière, » ce qui dut être bien pénible avec le froid déjà rigoureux dans ces parages, au mois de décembre. Leur premier soin fut d'allumer un bon feu, de manger un peu de « colle, » de la farine délayée dans de l'eau, et de sécher leurs habits.

Ils se proposaient de repartir le lendemain, mais l'infortune les poursuivait. « Le froid augmenta si fort durant la nuit, que toute la baie fut glacée, et notre chaloupe prise de tous côtés, en vain espérâmes-nous que quelque coup de vent la détacherait ; le froid devint

(1) Lettre IVe.

(2) Lettre IVe.

plus vi  
point  
qui n'a  
de nou  
de sap  
les cor  
matelo  
pour m  
qu'en p  
et pour  
en aura  
sumât  
personn  
« Voi  
étions c  
goudron  
encore n  
servatif  
tures à  
fallait n  
rien faire  
avoir de  
vaises qu  
nuit au fr  
« Cet é  
frère, et  
car dans  
augmente  
d'arriver a

(1) Lettre

plus violent de jour en jour, les glaces se fortifièrent, et nous n'eûmes point d'autre parti à prendre que de mettre à terre le peu de choses qui n'avaient pas été jetées à la mer et d'apporter nos vivres auprès de nous. Nous fîmes des cabanes que nous couvrîmes de branches de sapin ; le capitaine et moi étions assez au fait de la manière de les construire, aussi la nôtre fut-elle une des plus commodes ; les matelots élevèrent la leur à côté de nous ; et nous construisîmes pour mettre les vivres, un petit endroit où personne ne pouvait entrer qu'en présence de tous les autres. C'était une précaution nécessaire, et pour prévenir les soupçons qui auraient pu naître contre ceux qui en auraient eu la direction, et pour empêcher que quelqu'un ne consumât en peu de jours ce qui devait nourrir longtemps plusieurs personnes.

« Voici quels étaient les meubles des appartements que nous nous étions construits : le pot de fer dans lequel on faisait chauffer le goudron nous servait de chaudière ; nous n'avions qu'une seule hache, encore manquions-nous de pierre propre à l'affiler ; et pour tout préservatif contre le froid, nous n'avions que nos habits et des couvertures à demi brûlées. Un de ces meubles venant à nous manquer, il fallait nécessairement périr. Sans le pot il nous était impossible de rien faire cuire pour nous sustenter ; sans la hache nous ne pouvions avoir de bois pour faire du feu, et sans nos couvertures, toutes mauvaises qu'elles étaient, il n'y avait pas moyen de résister pendant la nuit au froid excessif qu'il faisait.

« Cet état est bien affreux, me direz-vous, écrit le P. Crespel à son frère, et l'on n'y peut rien ajouter ; pardonnez-moi, mon cher frère, car dans quelque temps il vous paraîtra incroyable, son horreur doit augmenter à chaque ligne et j'en ai beaucoup à vous écrire avant que d'arriver au comble de la misère où je me suis vu réduit. » (1)

(A suivre).

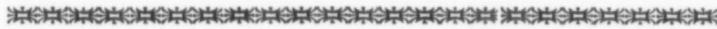
FR. ODORIC-M., O. F. M.

(1) Lettre Ve.





## Lettre de Québec



Notre-Dame de Québec,  
Couvent des SS. Stigmates,  
10 septembre 1905.

Bien chers Lecteurs,

**D**A dernière lettre vous apportait d'heureuses nouvelles ; je n'en ai encore que de bonnes à vous communiquer.

Le 21 juillet, notre Couvent de Québec recevait solennellement le T. R. P. Hugolin Storff, Provincial de la Province du Sacré-Cœur aux Etats-Unis et Visiteur-Général de notre Province. C'était une vive joie pour nous, car il était à nos yeux le représentant de notre Révérendissime Père Général et par conséquent de N. P. S. François. C'est toujours une grande grâce que la Visite Canonique, et j'espère que notre Communauté en aura largement profité. Le T. R. P. Visiteur a profité du voisinage de Sainte-Anne de Beaupré pour faire un pieux pèlerinage à la Grande Thaumaturge du Canada ; c'était justement le 26 juillet, fête de la Bonne Sainte.

Le 3 août, notre Couvent de Québec réunissait sous son toit les Pères vocaux de la Province de France, en Canada. Les circonstances pénibles que traverse actuellement la Mère Patrie ne permettant pas d'y réunir le Chapitre Provincial, cette réunion devait y suppléer, autant que possible.

Durant leur séjour qui a grandement honoré le Couvent de Québec, les Pères ont pris part avec la communauté à deux touchantes fêtes. D'abord, le 4 août, solennité de N. P. S. Dominique, il y avait trois professions solennelles. Le T. R. P. Visiteur présidait au nom du successeur du Séraphique Patriarche cette touchante cérémonie qui consacrait à Dieu trois Frères Mineurs. Cependant deux seulement étaient aux pieds de l'autel, le troisième retenu par une grave maladie devait nouer ses solennels engagements sur son lit de douleur. Le T. R. P. Colomban, Commissaire Provincial au Canada et ancien maître des novices des trois nouveaux profès, fit le sermon de circonstance, écho fidèle des enseignements du Séraphique Père, sur la pauvreté et les autres vertus religieuses.

Deux jours après, le dimanche 6 août, fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, c'était une journée du Ciel.

Com  
nauté s  
église fi  
du pèle  
caractèr  
une ord  
Coml  
foi qui l  
sait à la  
Jésus-Cl  
pelle de  
faveur é  
pas eu  
des Ang  
l'on sav  
avait été  
tère y av  
ordination  
murailles  
Un aut  
avec les  
franciscain  
jetant soi  
Anges n'a  
encore po  
cérémonie  
imposante  
pour impl  
deux nou  
Récollets  
élus et tre  
peuplée pa  
meil dans  
tion. Le I  
cette terre,  
bénir tous l  
comme trar  
nous sembl

Comme les années précédentes, de bon matin, toute la communauté se dirigeait en silence vers Notre-Dame des Anges, l'antique église franciscaine des premiers temps de la colonie. C'était le jour du pèlerinage traditionnel, mais cette année il devait revêtir un caractère particulier. En effet, nous allions assister, ce matin-là, à une ordination

Combien étaient heureuses nos Mères Augustines ! Leur esprit de foi qui leur fait apprécier la grandeur du Sacerdoce chrétien se réjouissait à la pensée que les augustes cérémonies qui font les prêtres de Jésus-Christ si puissants et si grands allaient se dérouler dans la chapelle de leur monastère. Leur joie était d'autant plus grande que la faveur était plus rare. Depuis plus de quatre-vingts ans il n'y avait pas eu d'ordination sacerdotale à l'Hôpital-Général de Notre-Dame des Anges. Aucune des Sœurs n'y avait donc assisté. Tout ce que l'on savait, — détail très touchant, — c'est que l'heureux prêtre qui avait été ordonné en ces temps reculés dans la Chapelle du Monastère y avait également célébré le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale et était venu mourir à l'abri de ses saintes murailles.

Un autre sujet de joie, que nous partagions peut-être encore plus avec les Révérendes Mères, c'est que cette ordination était toute franciscaine. Un revenant des âges antiques n'aurait-il pas cru, en jetant son regard sur l'assistance, que le monastère de N.-D. des Anges n'avait jamais changé de destination et ne l'aurait-il pas pris encore pour la demeure des enfants de saint François ? Une telle cérémonie était faite pour faire revivre les vieux souvenirs. Elle était imposante surtout cette couronne de Frères Mineurs la main levée pour implorer le Saint-Esprit et le faire descendre sur la tête de deux nouveaux Prêtres. Du haut du Ciel les âmes des anciens Récollets devaient former une autre couronne autour des nouveaux élus et tressaillir de bonheur à la vue de leur Chapelle de nouveau peuplée par leurs frères. Ceux surtout qui dorment leur dernier sommeil dans cette terre bénie ont dû se sentir revivre d'une sainte émotion. Le P. Viel, le premier martyr au Canada, qui repose dans cette terre, le Fr. Didace qui fit là sa profession religieuse devaient bénir tous les nouveaux ordinands leurs frères. Et nous, nous étions comme transportés à ces jours glorieux de la Colonie naissante et il nous semblait encore être là *chez nous*. Merci à Mgr l'Archevêque de



sa paternelle bonté, merci aux Révérendes Mères Augustines de leur bienveillante hospitalité, merci à M. l'abbé Gauvreau, l'aumônier du monastère, de sa touchante charité.

Il vous plaira peut-être, chers lecteurs, de connaître les noms des ordinands :

Le frère Joachim Monfette et le frère Victorin de la Ruelle devenaient, en ce jour, Prêtres de Jésus-Christ pour l'éternité. Le frère Simon Archambault et le frère Daniel Desrosiers recevaient le Sous-Diaconat. Les frères Henri Caron, Thomas Denis, Othon Bonin et David Beauregard étaient minorés tandis que le frère Moyse Thérien et le frère Viateur Ducharme entraient dans la cléricature, par la première tonsure.

Le lendemain 7 août, deux premières messes se chantaient simultanément, l'une chez les Sœurs Franciscaines au Sanctuaire de l'Adoration perpétuelle, l'autre dans la petite chapelle de notre couvent. A cette dernière, le R. P. Célestin, du Couvent de Montréal, et proche parent du nouveau célébrant, le Père Joachim, nous fit un très pieux et très touchant sermon où il semblait nous révéler toute son âme.

Ce sont là des journées qu'on voudrait ne pas voir finir ; il est vrai qu'elles ne finissent pas, puisque le sacerdoce est imprimé à l'âme pour l'Eternité !

Toutes ces consolantes fêtes intimes dont je suis heureux de vous faire part ne vous font pas oublier, j'en suis sûr, un sujet qui vous intéresse vivement et dont vous désirez que je vous entretienne aussi : je veux dire notre nouvelle église.

Avec la grâce de Dieu elle monte rapidement.

A la première pierre dont je vous racontais la pose solennelle dans ma dernière lettre, bien d'autres se sont ajoutées et quand cette lettre vous parviendra, selon toute apparence, il n'y en aura plus guère à poser. Nous pensons déjà à cet intérieur que les plans nous montrent entièrement vide et il apparaît à notre imagination orné de ses autels et peuplé de ses Saints. On a, en effet, distribué les places et donné des vocables aux différents autels.

L'Autel principal sera dédié, comme de juste, aux Sacrés Stigmates de saint François, Notre Père, ayant à ses côtés saint Louis et sainte Elisabeth, patrons des Tertiaires. L'autel du chœur des Religieux sera consacré à saint Bonaventure, Docteur Séraphique et patron des Etudiants franciscains, notre couvent de Québec étant une

Mais  
devan  
pour  
Les a  
Antoir  
la sain  
et à sa  
du pos  
Nos  
Saint q  
autel, o  
une pla  
dévots  
Nous  
nuons, c



\*\*\*\*\*



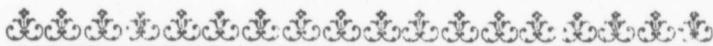
qu'il en so  
nement. ]  
plus désire  
bien des  
messe, il y

Maison d'études, les jeunes théologiens auront ainsi continuellement devant leurs yeux ce Séraphin de la terre « nous prenant par la main pour nous conduire à Dieu » selon la parole du Pape Léon XIII. Les autres autels seront consacrés à la très sainte Vierge et à saint Antoine, puis les petites chapelles seront dédiées au Sacré-Cœur, à la sainte Croix, à saint Joseph, à saint Louis d'Anjou, à saint Pascal et à sainte Claire. Mais tout cela n'est encore que dans le domaine du possible ou plutôt dans celui de la charité.

Nos charitables bienfaiteurs auront toute facilité de choisir le Saint qui leur plaira le mieux afin de lui offrir ou sa chapelle ou son autel, ou tout au moins de contribuer à lui faire dans notre chapelle une place digne de lui. Que chacun de nos bons Saints inspire ses dévots serviteurs et nous verrons bientôt leur chapelle se garnir.

Nous vous offrons déjà notre sincère reconnaissance et nous continuons, chers lecteurs, à prier pour votre prospérité et votre bonheur.

FR. ANGE-MARIE, O. F. M.



## Chronique Antonienne

\*\*\*\*\*



U Brésil, un missionnaire écrivait récemment au *Rosier de Saint-François*.

« Dans une de nos missions vit un aubergiste dont les affaires ne vont pas à merveille. Il est père d'une nombreuse famille, les soucis pour l'avenir temporel de ses enfants ont altéré sa santé et, depuis bien des années, il demande en vain sa guérison aux drogues de nos pharmaciens. Honnête homme selon le monde, il n'a ni tué ni volé. Ce dernier point est assez méritoire pour un aubergiste brésilien. Quoiqu'il en soit, par une heureuse anomalie, il élève ses enfants chrétiennement. D'autre part, il est comme tous ses confrères du métier, plus désireux de vider ses tonneaux que sa conscience. Bref, depuis bien des années, il ne s'était pas approché des sacrements. A la messe, il y allait peut-être deux fois l'an. C'est si loin, l'église paroissiale

siale : deux heures et demie à cheval, les chemins toujours mauvais, parfois dangereux, et sa santé si frêle ! Quand le Missionnaire, par hasard, venait dire la messe dans la localité même, notre aubergiste ne trouvait pas le temps d'aller à la chapelle. Cependant, il dépéris-sait. Un jour, le prêtre qui n'aurait pas voulu laisser partir le pauvre homme sans qu'il eût réglé ses comptes avec le bon Dieu, suggéra à un ami du malade le remède suivant : « Qu'il promette aux pauvres, en l'honneur de saint Antoine, quelqu'aumône selon ses moyens et tout ira bien. » La chose fut proposée ; l'aubergiste heureux de ce moyen si facile, fait une promesse vague. A quelque temps de là, il disait à son ami : « Je vais beaucoup mieux, je crois même que je suis hors de danger. Mais je considère que mon âme est bien misé- rable ; puisque depuis bien des années, je manque mes Pâques ; peut-être dans notre mission, d'autres sont-ils dans le même cas. Appelez le Père Missionnaire, il restera deux jours chez moi ; je ferai tous le frais. Il dira une messe pour les âmes du purgatoire et une autre à mon intention dans notre chapelle. » Ainsi fut fait. Le Missionnaire vint ; l'ex malade édifia par sa piété et sa ferveur. D'autres, en retard comme lui, imitèrent son exemple et s'approchèrent des sacrements

« Père, disait au Missionnaire l'heureux aubergiste guéri, je le vois, l'aumône faite en l'honneur de saint Antoine est toute-puissante sur le cœur de Dieu. »

Un Jésuite du Maduré nous écrit :

« La dévotion à saint Antoine de Padoue est ici très populaire. Beaucoup d'enfants, par exemple, se font couper les cheveux, le jour de saint Antoine, au moins une fois dans leur vie, et on les voit alors arborer avec orgueil leur couronne de Frère Mineur. Je dois avouer que ces enfants se distinguent ordinairement des autres par leur piété et leur application au catéchisme.

Les païens n'ignorent pas la dévotion de nos *Paravers* à saint Antoine. Il y a, sur le bord de la mer, une espèce d'aigles blancs que les païens respectent, et vénèrent comme des oiseaux consacrés aux dieux, mais que les chrétiens cherchent le plus possible à tuer, parce qu'ils volent leurs poules et leurs poissons. Or, un jour, un chrétien en avait abattu un en présence d'un infidèle. Celui-ci, furieux, se mit à injurier le chrétien : « Que dirais-tu, s'écria-t-il, si je venais tuer ton saint Antoine ? » Le chrétien sans s'émouvoir : « Je te le permets, quand tu le verras venir voler tes poules ! »



cle qu  
femme  
ville. »  
Peu  
ritas P  
patricie

(1) Il  
rité Pirk  
d'E. Mu  
Dresde 18  
1903 ; en  
couvent p  
de l'Allem  
1905, 1 v  
sainte abb

(2) Will  
éditées pa  
cations bib  
p. 18.



## Variété

### Une grande Clarisse

*A propos d'une publication récente*



Les Congrégations religieuses de notre « douce France » traversent actuellement des temps difficiles ; elles ont déjà bravé des tourments plus terribles, mais n'ont pu être anéanties, parce que « les moines comme les chênes sont immortels. » C'est vers une de ces heures orageuses que je voudrais transporter aujourd'hui les lecteurs de la *Revue*, et évoquer à leurs yeux la vision réconfortante de l'énergie d'une femme extraordinaire aux prises avec la persécution la plus haineuse et la plus déloyale. « C'est un spectacle qui porte en lui-même sa récompense, que celui d'une âme de femme très droite, très fière, très libre, luttant contre toute une ville. » (Georges Goyau.)

Peu connue chez nous, très célèbre de l'autre côté du Rhin, Charitas Pirkheimer, (1) naquit le 2 mars 1466 d'une illustre famille patricienne de Nuremberg. Son frère (2) était un brillant humaniste

(1) Il serait facile de dresser une liste bio-bibliographique assez longue sur Charité Pirkheimer. Pour faire plaisir aux amateurs signalons du moins les travaux d'E. Munch, Nuremberg 1826 ; de C. Heßler, Bamberg 1842 ; de W. Loose, Dresde 1870 ; de F. Binder, Fribourg, 2<sup>e</sup> éd. 1878, de M<sup>de</sup> A. Haupt, Essen 1903 ; enfin, last not least, le beau volume qui vient de paraître sous ce titre : Un couvent persécuté au temps de Luther : Mémoires de Charité Pirkheimer, traduits de l'allemand par J.-Ph. Heusey ; préface de Georges Goyau. Paris, chez Perrin, 1905, 1 vol. in-12 de XLV-22 p. L'ouvrage le plus documenté sur la vie de la sainte abbesse est celui de F. Binder.

(2) Willibald Pirkheimer. Il naquit le 4 décembre 1447. Ses œuvres ont été éditées par Goldast : Bibaldi Pirkheimeri opera. Francof. 1614. De riches indications bibliographiques sont fournies par le Kirchenlexikon, Fribourg, 2<sup>e</sup> éd. t. X, p. 18.

appelé par ses contemporains le prince des savants ; deux de ses sœurs, Sabine et Euphémie, furent successivement abesses des Bénédictines de Bergen (1521-1547). Charitas fut élevée par les Clarisses de Nuremberg. Son âme généreuse fut bientôt captivée par l'esprit de mortification qui fleurissait dans le monastère ; elle aussi voulut se donner au divin Epoux des âmes dans la sainte austérité du cloître, et sans hésiter elle suivit l'appel divin. Dans cette atmosphère douce et sereine, si favorable aux mâles floraisons de la sainteté, elle s'épanouit, fleur éclatante et pure, répandant au loin les suaves aromes de ses vertus. « Elle tenait de sa race la soif de savoir, la facilité, la fougue ; mais la grâce et la noblesse de sa vaillance lui étaient bien personnelles... Chevaleresque, elle le fut du commencement à la fin de sa vie. » (Heuzey, p. xxv.)

En 1503 elle fut élue abbesse. A l'ombre du même sanctuaire s'abritaient sa plus jeune sœur, Claire, et ses deux nièces Catherine et Crescence, filles de Willibald. Sous la direction douce et ferme de Mère Charité, le monastère s'acquît un grand renom de régularité et de science ; l'écriture sainte y était lue en latin et en allemand. L'abbesse, de concert avec sa sœur, étudiait avec ardeur les publications d'Erasmus et du grand hébraïsant Reuchlin ; mais son auteur de prédilection était saint Jérôme. Par l'intermédiaire de son illustre frère, elle était en correspondance fréquente avec les célébrités littéraires du temps. Les écrivains les plus en vue se faisaient un honneur d'envoyer leurs œuvres à la noble femme : celui-ci lui dédiait ses livres ; celui-là la chantait dans ses vers. Au Franciscain Conrad Pellican elle fit cadeau d'une nouvelle édition hébraïque du Pentateuque accompagné du targum d'Onkelos et du commentaire de Rabbi Salomon. « Avec ce livre, écrira plus tard Pellican (1) dans l'effusion de sa reconnaissance, avec ce livre je me croyais riche comme Crésus. »

(1) Conrad Pellican est né en 1578, à Rouffach, petite ville très coquette, adossée avec nonchalance aux premiers contreforts des Vosges, en Alsace. Il fut nommé plus tard Gardien du couvent de sa ville natale, après y avoir donné des cours de littérature hébraïque, de théologie et de philosophie. Sa grammaire hébraïque, publiée en 1443 (la première qui ait été imprimée) était devenue si introuvable que certains critiques trop pressés, doutaient de son existence, lorsque M. Nestlé eut la bonne fortune de la retrouver ; il l'a reproduite par phototypie en 1877 et

« A  
deur  
ces qu  
manière  
la plus  
p. xxx  
n'était  
ques d  
une dou  
ter ces  
ses relig  
une lett  
tre fut  
trines n  
Bientôt  
recluses.  
inviter l  
maine, c  
poids de  
réplique  
personne  
Mais si  
grâce div  
reusement  
laissent l  
les tient v  
les portes  
n'importe

en 1898 ; c'  
lante comm  
*Chronicon* d  
publié une tr  
Le couver  
l'église conv  
retour des en  
(1) Voir *B*  
gramm. Tub

« Ainsi dans la paix, dans la douceur de ce cloître, . . . dans l'ardeur de l'étude, dans la sereine jouissance de ces arts, de ces sciences qui n'étaient pour l'abbesse de sainte Claire que de multiples manières de louer Dieu, se passait la vie de Charité, la plus noble et la plus pure des vies . . . Mais les jours sombres arrivent ! » (Heuzey, p. xxxvi). Dans cet admirable monastère où l'ardeur de l'étude n'était surpassée que par la pratique des plus hautes vertus, les attaques de Luther contre l'Eglise, ne pouvaient manquer de produire une douloureuse impression, et dès que Jérôme Emser se mit à réfuter ces erreurs pernicieuses, Mère Charité s'empressa de faire lire à ses religieuses, l'œuvre de l'apologiste. Elle lui écrivit en même temps une lettre de remerciements et de félicitations (6 juin 1522.) La lettre fut saisie et publiée avec commentaire par les fauteurs de doctrines nouvelles, et excita leur rage contre le couvent de sainte Claire. Bientôt commencèrent les attaques systématiques contre les saintes recluses. Un moine en rupture de couvent, Eberlin, (1) osa même inviter les Clarisses à l'apostasie ; n'est-ce pas une cruauté inhumaine, écrivait-il, d'accabler ainsi de délicates jeunes filles sous le poids des jeûnes, des prières, de la clôture, de la chasteté, etc. ? Une réplique vigoureuse et écrasante ne se fit pas attendre. « Lucifer en personne saurait-il parler au sexe faible un langage plus mielleux ? Mais si la nature a refusé à ces religieuses un cœur d'homme, la grâce divine le leur a donné avec prodigalité. Elles sont plus généreusement fidèles à leur vocation que beaucoup de moines qui se laissent lâchement entraîner à l'apostasie. Ce n'est pas la force qui les tient violemment enfermées dans le cloître. Ouvrez toutes grandes les portes du monastère, arrachez les verrous, brisez les serrures, n'importe ! elles resteront les sublimes prisonnières, parce que

en 1898 ; c'est dans cette dernière édition que j'ai pu l'étudier, grâce à la bienveillante communication de mon excellent et savant ami, le R. P. Michel Bihl. — Le *Chronicon* de Pellican a été édité à Bâle en 1887 ; en 1892 le Dr Vulpinus en a publié une traduction à Strasbourg. — Voir *Kirchenlexikon*, 2e ed. t. IX, p. 1771-72.

Le couvent de Rouffach a été détruit durant la Révolution française ; seule l'église conventuelle est encore debout, attendant dans sa belle désolation, le retour des enfants de saint François. Quand reviendront-ils ?

(1) Voir *B. Riggenbach* : Johann Eberlin von Gunzburg, und sein Reformprogramm. Tubingue 1874.

l'amour et la crainte de Dieu les tiennent enchaînées. » Quelle est cette voix qui dominait les bruits confus de l'orage ? C'est celle d'un ami intime de Mère Charité, d'un moine grandiose qui est l'une des gloires les plus pures de l'Ordre de saint François au 16<sup>e</sup> siècle, le P. Gaspar, (1) ancien gardien de Nuremberg. Pour soutenir le courage de ces saintes femmes persécutées et insultées, il leur envoya son apologie de la vie religieuse. Elle fut lue avec enthousiasme par les Clarisses ; nous entendons un écho de leur joie dans la lettre que l'une d'elles, Sœur Félicité, écrivit à son père durant l'été de 1524.

« Avec l'année 1524, c'en est fini pour le couvent de la joie des spéculations intellectuelles ; les sœurs seront désormais l'Eglise souffrante ; comme leur divin Epoux, elles vont gravir leur Calvaire et être clouées sur la croix. » (Heuzey p. xxxviii.) Cette année fut sombre et orageuse ; car, cherchant à se venger et de l'attitude héroïque des religieuses, et des vigoureux assauts que les Frères Mineurs livraient à la doctrine hétérodoxe, les protestants de Nuremberg résolurent de soustraire les Clarisses de leur ville à la direction spirituelle des Franciscains, espérant ainsi tarir la source de leur

(1) Un érudit alsacien, le Dr Nic. Paulus a publié une biographie très attachante du P. Gaspar (Strasbourg 1898). Ce grand Franciscain fut l'un des plus vigoureux défenseurs du catholicisme. Il s'était préparé au combat par une étude approfondie du plus admirable de nos docteurs. Dans Scot (Voir Paulus, op. cit. p. 23). Lorsqu'Osiandre, d'une si triste célébrité, vint à Nuremberg exciter la populace contre le couvent des Clarisses, le P. Gaspar le secoua vigoureusement dans une brillante controverse. (Voir Paulus, l.-c. 80-91.) Toute sa vie il lutta avec une énergie indomptable contre les Luthériens. Le Dr Paulus (op. cit. p. 144-147) donne les titres de 45 ouvrages du P. Gaspar. Une partie de ces œuvres furent réunies et publiées ensemble à Ingoldsadt en 1543. Le P. Gaspar ne fut pas le seul Franciscain qui se distingua dans la défense du catholicisme. Nommons encore Thomas Murner, né à Obernai en Alsace (1475), savant universel, poète couronné, apologiste d'une fécondité inépuisable. Plusieurs de ses ouvrages ont été réédités de nos jours. M. Schmidt (Hist. littéraire de l'Alsace à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, t. II, Paris 1879), M. W. Kawerau (Halle, 1890 et 1891), O. Winkelmann (1891), etc., ont consacré à cet illustre Franciscain de remarquables études biographiques. Voir aussi le Kirchenlexikon, 2<sup>e</sup> éd. t. VIII, p. 2024-2028.

Sur les autres apologistes sortis de nos rangs, lire les ouvrages spéciaux des Pères Gaudence (1880), Minges (1896) Eberl (1902) etc ; la Confutatio Lutheranismi Danici du P. Herborn éditée par Schmitt, S. J. (1902) ; la vie de Férus, O. F. M., par le Dr Nicolas Paulus (1892), celle du P. Augustin d'Alfeld par le P. Lemmens, etc., etc.

héroisme  
 gieuse  
 brillant  
 qui pé  
 prédica  
 imbus  
 abbesse  
 une act  
 beau fa  
 chose l  
 emphas  
 d'innoc  
 de leur  
 1525, c  
 fois par  
 de la c  
 vent. Le  
 mèrent  
 nesse so  
 recluses  
 ne pas sc  
 opposer i  
 foule am  
 aux cris  
 leur sain  
 rent aut  
 prières et  
 de pitié e  
 trad. Heu  
 nière bé  
 Cinq jour  
 au P. Gas  
 tion l'a tel  
 sa lettre, e  
 Des vex  
 monastère  
 voir des no  
 vie, pénétr

héroïsme. L'orage éclata terrible, à la suite d'une discussion religieuse dans laquelle les Frères Mineurs avaient joué le rôle le plus brillant. Le Conseil de la ville envoya aux Clarisses une députation qui pénétra de vive force au couvent, annonça aux moniales leur futur prédicateur luthérien et leur laissa le choix entre plusieurs confesseurs imbus des doctrines nouvelles. A toutes ces propositions, l'énergique abbesse opposa un refus catégorique. Mais elle eut beau déployer une activité extraordinaire pour écarter ces mesures injustes, elle eut beau faire remarquer avec une fine pointe d'ironie que « ce serait une chose lamentable, si, dans un temps où l'on prêche partout avec emphase la liberté évangélique, on voulait enchaîner la conscience d'innocentes religieuses, » les Franciscains furent écartés du couvent de leurs filles spirituelles ; et à partir du dimanche des Rameaux 1525, ces moniales infortunées se virent obligées d'entendre quatre fois par semaine, les injures les plus grossières déblatérées du haut de la chaire, au nom du pur Evangile, contre leur état et leur couvent. La même année 1525, trois patriciennes de Nuremberg réclamèrent leurs filles qui avaient consacré à Dieu la fleur de leur jeunesse sous la houlette de Mère Charité. A cette nouvelle, les pauvres recluses éclatèrent en sanglots et supplièrent leur sainte abbesse de ne pas souffrir qu'on les arrachât du sanctuaire. Mais que pouvait-elle opposer à la violence ? Le 14 juin, les trois mégères, escortées d'une foule ameutée, pénétrèrent furieuses dans le sanctuaire, et sourdes aux cris déchirants des trois religieuses les arrachèrent violemment à leur sainte retraite. « Les bonnes chevalières du Christ se défendirent autant qu'elles purent par leurs paroles et leurs actions ; leurs prières et leurs larmes auraient touché des cailloux, mais il y a plus de pitié en enfer que dans le cœur de ces mères. » (Mère Charité, trad. Heuzey p. 130.) La sainte abbesse ne put que donner une dernière bénédiction à des filles qu'elle ne devait plus revoir ici-bas. Cinq jours après, elle épancha sa tristesse dans une admirable lettre au P. Gaspar ; sa récente douleur frémit dans chaque ligne ; l'émotion l'a tellement ébranlée, qu'elle se voit dans la nécessité de dicter sa lettre, encore incapable d'écrire elle-même.

Des vexations de toutes sortes furent encore dirigées contre le monastère et son héroïque abbesse : défense stricte fut faite de recevoir des novices ; aucun prêtre catholique ne pouvait, sans risquer sa vie, pénétrer dans le couvent ; aussi durant de longues années ces

telle est  
lle d'un  
me des  
ècle, le  
le cou-  
oya son  
par les  
tre que  
1524.  
joie des  
se souf-  
vaire et  
née fut  
attitude  
Frères  
Nurem-  
rection  
de leur

rès atta-  
des plus  
ie étude  
op. cit.  
xciter la  
usement  
e il lutta-  
cit, p.  
œuvres  
e fut pas  
ommons  
l, poète-  
ont été  
du xve  
celmann  
; biogra-

aux des  
uthera-  
; Férus,  
d par le



sublimes prisonnières restèrent privées des saints sacrements. En 1527, une commission se présenta derechef au couvent, mais ces docteurs furent mis dans un embarras cruel par l'habileté dialectique de l'incomparable Abbesse. Avec un zèle infatigable, Mère Charité adressait des lettres aux personnages influents pour prouver son bon droit ; avec une sûreté de tact extraordinaire elle évitait les traquenards que lui tendaient des ennemis perfides ; avec une perspicacité étonnante elle annihilait les sophismes d'adversaires qu'elle terrassait tantôt par la finesse de son ironie, tantôt par la vigueur de sa logique inéluctable.

Tandis que la persécution grondait au dehors, une joie séraphique s'épanouissait dans ces âmes éprouvées. Nous en avons la preuve dans les lettres que Sœur Catherine, nièce de Charitas, adressa à son illustre père, vers la fin de l'année 1528 : c'est le récit naïf et enjoué de la fête jubilaire de l'abbesse. (1) Mère Charité portait en effet la crosse abbatiale depuis vingt-cinq ans ; il y avait à peu près cinquante ans qu'elle couvrait de gloire les livrées de la pauvreté. Les filles fêtèrent dignement leur mère. C'était un rayon de soleil en ces temps si sombres. Même les religieuses les plus vénérables par leur couronne de cheveux blancs, retrouvèrent une ardeur juvénile pour exécuter — (lecteurs profanes, voilez-vous la face !) — des danses . . . de la plus innocente simplicité. Joie enfantine et naïve qui fera peut-être sourire mes lecteurs ; combien je la trouve touchante et suggestive ! N'est-ce pas une preuve palpable que les saintes recluses, malgré les cris de mort qui retentissaient à la porte du couvent, vivaient dans cette sérénité inaltérable qu'elles puisaient dans leur absolue confiance en Dieu ? Au début de l'année 1530, le frère de notre héroïne adressa au Conseil de Nuremberg, son *Oratio apologetica monialium nomine scripta*, brillante défense de la vie religieuse en général et spécialement de la vie exemplaire menée au couvent des Clarisses. Mais que pouvait faire l'éloquence du grand humaniste sur des esprits aveuglés par la haine ? Après comme avant, les dispositions draconiennes prises à l'égard des Pauvres Dames furent maintenues avec une sévérité inexorable. « On croyait, en leur retirant

(1) Cfr : Das Jubilæum einer Aebtissin, dans les *Historisch polit.* Blæcter de Munich, t. LXVI (1870) p. 614 et ss. La même revue avait déjà consacré un beau travail à notre héroïne, dans le t. XIII (1844) p. 513 et ss.

leurs  
sevrar  
cathol  
par l'i  
elles c  
grinan  
XIII-XI  
Les  
elle ne  
était d  
Le 19  
à l'âge  
seize a  
espoir  
Seigneu  
mains d  
bout de  
time fie  
troupeat  
couvent  
eux-mêm  
convictio  
Et ma  
Charitas  
dans leu  
voix des  
vertus fra  
ne pouva  
après l'au  
l'amertun  
p. XLII).  
abbesse la  
mois apr  
La nièce  
succéda d  
elle se m  
Sœur Urs  
Clarisses d

leurs confesseurs, en les sevrant, vivantes, de l'absolution; en les sevrant, mourantes, du viatique, les empêcher par là même d'être catholiques. Mais... Charité Pirkheimer et ses nonnes suppléaient par l'intensité même de leurs aspirations à la disette des sacrements; elles comblaient par la richesse même de leur vie intérieure, les chagrinentes lacunes de leur pratique religieuse.» (Georges Goyau, p. XIII-XIV).

Les infirmités s'abattirent à leur tour sur l'héroïque abbesse; mais elle ne voulait accepter aucune dispense. Sa plus grande douleur était de voir les ravages que la mort faisait dans les rangs de ses filles. Le 19 août 1532 elle s'endormit doucement dans la paix du Seigneur, à l'âge de soixante-six ans. (M. Heuzey lui donne par erreur soixante-seize ans). « Ses derniers jours n'avaient même pas conservé cet espoir de temps meilleurs qui l'avait soutenue si longtemps; mais le Seigneur, dont elle avait été la vaillante et loyale chevalière, de ses mains divines, avait apaisé les amertumes de son âme. Et quand, au bout de sa journée, elle retourna vers lui, elle s'en alla avec la légitime fierté du dépositaire fidèle. Elle remettait au divin berger le troupeau confié à sa garde.» (Heuzey, p. XLII). Le nécrologe du couvent l'appelle un miroir de toutes les vertus; et les protestants eux-mêmes ont loué sa grandeur d'âme et son inviolable fidélité à ses convictions religieuses.

Et maintenant qu'est devenu le couvent qui a reçu les cendres de Charitas Pirkheimer? Hélas! les anges ne viennent plus recueillir dans leurs coupes d'or les prières des saintes recluses; les douces voix des moniales n'y chantent plus les laudes divines; le parfum des vertus franciscaines n'embaume plus le monastère. Ecrasées d'impôts, ne pouvant plus accepter de novices, les religieuses s'éteignirent l'une après l'autre « dans le dénuement spirituel dont la souffrance et l'amertume leur faisaient oublier leurs infortunes matérielles.» (Heuzey, p. XLII). Après la mort de Mère Charité, les survivantes élurent abbesse la Mère Claire, sœur de la supérieure défunte. Mais dix-sept mois après son élection elle suivit son illustre sœur dans la tombe. La nièce des deux précédentes abbesses, Catherine Pirkheimer, leur succéda dans le gouvernement du couvent. Durant trente années elle se montra digne de Mère Charité; elle mourut en 1563, et Sœur Ursule fut élue à sa place. En 1563 il n'y avait plus que trois Clarisses dans le monastère: une Sœur tourière qui rendit son âme à

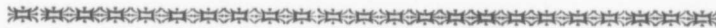
Dieu en 1587 ; l'abbesse qui s'éteignit en 1590 ; et Mère Félicité qui rejoignit ses sœurs dans l'éternité l'an 1591.

Et, au coin de l'âtre, durant les longues veillées d'hiver, le peuple protestant de Nuremberg se racontait, longtemps encore après ces douloureux événements, qu'aux principales fêtes de l'année, des voix mystérieuses venaient remplir de célestes harmonies l'église des Franciscains et des Clarisses.

FR. IGNACE-MARIE, O. F. M.



## Collège Séraphique



Chers bienfaiteurs et amis,

**U**N poète sans prétention, définissait un jour la vie de cette manière :

Un jour de fête,  
Un jour de deuil ;  
La vie est faite  
En un clin d'œil.

Après avoir reconnu, qu'à défaut d'autre mérite poétique, ce favori des muses avait du moins le bon goût de ne pas abuser des pieds dans ses vers ni des descriptions dans sa poésie, ce qui est une qualité digne de remarque au xx<sup>e</sup> siècle, laissez nous vous dire, chers lecteurs, que ces quatre vers résument assez exactement notre vie, depuis les dernières nouvelles, un peu lointaines, il est vrai, que vous avez reçues de nous.

Les jours de fête, nous les avons eus nombreux, et de tout genre. D'abord, le bon Dieu a béni notre travail, l'année dernière ; le jour de la distribution des prix, nos si dévoués professeurs du collège de Montréal, nous ont fait comprendre, de la manière la plus délicate, que, malgré l'insouciance et l'étourderie habituelles au jeune âge, nous n'avions abusé ni de leur temps, ni de leur dévouement.

Le même jour, nous partions en vacances. Peut-être serez-vous scandalisés si nous vous avouons que la perspective d'aller en vacances était loin de nous faire envisager la sortie comme un jour de deuil.

Sans doute, nous n'ignorons pas, on nous le redit assez souvent

pendant  
pour les  
contre le  
de nous  
dont nous  
« Six s  
ceux qui  
sent les a  
aucun in  
la questi  
nous avo  
utilement  
lité de sé  
de fête, n  
été un jo  
quitter no  
chose pou  
Pendan  
secret des  
servant m  
quinze que  
lement vir  
volonté po  
Le bon l  
des classes.  
Vierge, no  
cérémonies  
genre. Un  
prises d'hab  
parents et d'  
élus du Sei  
des nouvea  
condisciples  
chers bienfai  
nous, surtout  
leurs frères  
n'anticipons  
qu'à Dieu.

pendant l'année, que les vacances sont surtout un temps d'épreuve pour les vocations ; mais nos Pères, tout en nous mettant en garde contre les dangers possibles de ce temps, ne nous ont jamais défendu de nous réjouir à la pensée d'aller revoir nos bien-aimés parents dont nous avons été séparés pendant près de onze mois.

« Six semaines de vacances ! c'est bien court », disent les uns, ceux qui ont deux mois et demi de repos ; « c'est bien long ! » pensent les autres, ceux qui n'en ont que trois semaines. Nous ne voyons aucun inconvénient à laisser toute liberté d'opinion à tous ceux que la question peut intéresser. Que ce soit court ou que ce soit long, nous avons tâché d'employer notre temps aussi gaiement et aussi utilement que possible, sans oublier le moins du monde notre qualité de séraphiques. Après quoi, si le jour de la sortie a été un jour de fête, nous voulons bien vous dire que celui de la rentrée n'a pas été un jour de deuil. Nous étions un peu tristes, sans doute, de quitter nos familles, mais bien joyeux aussi d'avoir à souffrir quelque chose pour le bon Dieu.

Pendant que nous nous reposions, le bon Jésus travaillait dans le secret des âmes : il faisait entendre son appel un peu partout, se servant même de nous pour attirer les cœurs à lui ; et au lieu de quinze que nous étions à la fin de l'année, nous nous trouvons actuellement vingt-trois, au collège séraphique, tous pleins de bonne volonté pour correspondre à l'appel divin.

Le bon Dieu nous réservait plus d'un jour de fête avant la reprise des classes. Le 20 août, en la solennité de l'Assomption de la sainte Vierge, nous avons eu la joie d'assister à une des plus imposantes cérémonies que le couvent de Montréal ait jamais célébrées en ce genre. Une profession solennelle, six professions simples et six prises d'habit réunissaient dans l'église une nombreuse assemblée de parents et d'amis, désireux de prendre part au bonheur des nouveaux élus du Seigneur. Ce qui ajoutait à notre bonheur, c'est que quatre des nouveaux profès, étaient, il n'y a pas longtemps encore, nos condisciples au collège séraphique. Quelle récompense pour vous, chers bienfaiteurs connus et inconnus, et quel encouragement pour nous, surtout pour ceux d'entre nous qui se préparent à rejoindre leurs frères aînés, dans la vie religieuse, l'année prochaine. Mais n'anticipons pas sur les événements, puisque l'avenir n'appartient qu'à Dieu.

Des invitations gracieuses, et accueillies avec un empressement non dissimulé, vous n'en doutez pas, nous ont permis de représenter le collège aux pèlerinages de Rigaud et du Cap de la Madeleine. Dans ces sanctuaires, si chers à Marie, nous avons prié pour vous ; nous avons demandé à N.-D. de Lourdes et à N.-D. du Cap, de bénir vos entreprises et de vous aider dans l'œuvre de votre sanctification en échange des sacrifices que vous vous imposez pour notre préparation à la vie religieuse.

La retraite est venue nous soustraire à toute préoccupation extérieure. Pendant ces trois jours de grâces, le R. P. Raymond nous a indiqué les moyens à prendre pour nous montrer dignes, pendant cette année, des grâces éminentes dont Dieu nous a favorisés, en nous tirant du monde, de préférence à tant d'autres qui le méritaient mieux que nous, pour nous placer dans la voie privilégiée qui conduit à la vie religieuse.

Faut-il vous dire maintenant qu'il y a eu quelques jours de deuil, au milieu de nos jours de fête ? Nous avons vu avec peine un de nos condisciples quitter le collège, où il ne pouvait continuer à travailler, malgré toute sa bonne volonté, à cause du mauvais état de sa santé.

Ensuite, la volonté de Dieu manifestée par les Supérieurs, nous a privés d'un des Pères du Collège, le R. P. Samuel, qui prodigue en ce moment aux Séraphiques des Etats Unis les soins dévoués dont il nous avait entourés l'année dernière. Ce qui nous console un peu, c'est que ses nouveaux élèves, il nous l'a fait dire dernièrement, ne lui font pas oublier les premiers : il faut ajouter qu'il n'a pas encore eu le temps de faire une longue connaissance avec eux et qu'à la fin de l'année, il dira peut-être le contraire ; mais, n'importe, nous enregistrons toujours le compliment en attendant.

Nous avons appris aussi, que la mort était entrée dans la demeure de plusieurs d'entre vous, chers bienfaiteurs, et y avait moissonné des existences bien chères. Nous n'étions pas à vos côtés pour adoucir votre peine en la partageant, mais croyez bien que nous prenons une très grande part à vos deuils de famille. Nous avons demandé et nous demandons encore tous les jours à Jésus, par les larmes qu'il versa sur la mort de son ami Lazare, de vous donner force et résignation dans ces cruelles épreuves.

Nous allons reprendre nos études et nos classes : avant de com-

mencer  
intéress  
une an  
Nous  
à cause  
avenir p  
disposé  
Priez  
Pères de  
de bonn  
fin !



*Les M  
Frères Mi  
douleur  
ETIENNA  
RICHON, e  
ancien Co  
Franciscain  
Médaille  
Monténégro  
bourg (Sui  
gieuse.*

Tel est le  
nos lecteurs  
çais ont été  
Mgr Pot  
diocèse par  
que de resp  
à le rencont  
lard qui dep

mencer, nous vous demandons une prière, amis dévoués qui vous intéressez à nous et qui lisez ces lignes, afin que cette année soit une année fructueuse pour notre formation intellectuelle et morale.

Nous savons que Jésus ne désire rien tant que le salut des âmes ; à cause de cela, nous croyons qu'il n'est rien de ce qui peut dans un avenir plus ou moins rapproché, procurer ce salut que Jésus ne soit disposé à accorder à qui le prie à cette intention.

Priez donc pour nous et Jésus vous exaucera en accordant à nos Pères des grâces de lumière pour nous diriger, et à nous des grâces de bonne volonté pour obéir et l'énergie pour persévérer jusqu'à la fin !

LES ÉLÈVES DU COLLÈGE SÉRAPHIQUE



## NÉCROLOGIE

*Les Ministres provinciaux de France et d'Aquitaine, de l'Ordre des Frères Mineurs, les Frères Mineurs dispersés, en exil, en mission, ont la douleur de vous annoncer la mort de SA GRANDEUR MGR ETIENNE-MARIE POTRON, EVÊQUE TITULAIRE DE JERICHO, en religion Père Marie de Brest, de l'Ordre des Frères Mineurs, ancien Commissaire de Terre-Sainte, Ancien Procureur des Missions Franciscaines, Chanoine d'honneur de plusieurs églises cathédrales, Médaillé de Crimée, Chevalier de la Légion d'honneur, Commandeur du Monténégro, pieusement décédé, muni des Sacrements de l'Eglise, à Fribourg (Suisse) le 10 août 1905, dans sa 69<sup>e</sup> année et la 47<sup>e</sup> de sa vie religieuse.*

Tel est le faire-part que nous avons reçu et que nous communiquons à nos lecteurs, afin qu'ils prient pour le vénéré défunt. Les journaux français ont été unanimes à faire l'éloge du prélat disparu.

Mgr Potron, écrivait *le Gaulois*, sera profondément regretté dans le diocèse parisien, auquel il a rendu tant de services et où il ne comptait que de respectueuses et bien vives sympathies, Clergé et fidèles aimaient à le rencontrer et ils rencontraient souvent la silhouette grise de ce vieillard qui depuis de si nombreuses années suppléait avec un inlassable

dévouement le cardinal Richard, pour les tournées de confirmation que le grand âge de l'archevêque ne lui permet plus d'entreprendre. Mgr Potron ne refusait d'ailleurs pas de rendre les mêmes services à beaucoup d'autres évêques et les vicaires capitulaires des sièges vacants faisaient souvent appel à son zèle toujours en éveil. Aussi peut-on dire que l'Eglise de France tout entière s'associera au deuil de l'Eglise de Paris.

« Lorsque les Franciscains furent expulsés de leur couvent de la rue des Fourneaux, qui était la résidence de Mgr Potron, ce dernier accepta à l'infirmerie Marie-Thérèse l'hospitalité que lui offrait le cardinal Richard et il changea sa soutane grise désormais proscrite pour la soutane violette. Est-il besoin d'ajouter que Mgr Potron n'en est pas moins resté, de cœur, jusqu'au dernier soupir, l'un des plus fidèles enfants du Séraphique François d'Assise.

Dans sa *chronique des Missions, l'Univers* du 28 août s'exprime ainsi : « Les Missions ont perdu, tout dernièrement un de leurs meilleurs et plus utiles amis, un prélat qui pendant de nombreuses années, avait donné à celles de son Ordre, toute son activité. Qui ne connaissait à Paris, Mgr Potron, le P. Marie de Brest? Sa bonhomie, sa simplicité toute séraphique, son zèle apostolique, les grandes qualités de son cœur le faisaient apprécier et aimer de tous ceux qui l'approchaient. Le vénéré prélat était évêque titulaire de Jéricho. »

Nous ne manquerons pas de donner dans la Revue une notice biographique du vénéré défunt dont la vie mouvementée et bien remplie est un monument de foi et de charité.

**Montréal.** — Mde Vve Cazalais, née Emilie Latour, tertiaire isolée.

— M. J.-B. Barette, tertiaire isolé.

— **Fraternité Saint-Antoine de Padoue.** — Dame Elie Perreault née Marie Vaillant, en religion Sr Sainte-Elisabeth, décédée après 12 ans de profession, à l'âge de 39 ans,

— **Fraternité Sainte-Elisabeth.** — Melle Almina Racine, en religion, Sr Saint-Alexis, décédée en juillet dernier après deux ans de profession.

— Dame Pascal Lefebvre, en religion, Sr Saint-François, décédée le 3 juillet après 9 ans de profession.

— Dame Charles Desroches, en religion, Sr Marie, décédée au mois d'août après 4 ans de profession.

— Melle Elisabeth Boivin en religion Sr Elisabeth, décédée à la Maison du Tiers-Ordre, le 30 juillet, à l'âge de 79 ans après 33 ans de profession.

— **Fraternité Saint Joseph.** — M. Jos. Périard, en religion Fr Martial, décédé le 30 juillet à l'âge de 79 ans après 1½ an de profession.

— M.  
le 4 août

— **Frat**  
Fr. Jean-  
9 ans de

— **Frat**  
Sr Marie-  
16 ans de

— Mde  
dernier a  
**Québec.**

Adélaïde  
de 86 ans

— Mde  
août, à l'â

— Mde  
çois d'Assi  
profession.

— Mde  
de Valois,  
fession.

**Baie Sa**  
siècle Mar  
après 4 ans

Le 15 août  
des « PETIT  
Douleurs, da

Quoique re  
son entrée e  
considérée c  
deshérités de  
patience, sa c  
instant.

Son esprit  
prophète a no  
faciles, mais n  
pas toujours tr

Une vie si  
vait être cour  
arrivée. Elle a  
minutes avant

autour de son l  
gresses de Mar  
Sans aucune

— M. Rodolphe Paquette, en religion Fr Alphonse de Liguori, décédé le 4 août après 3 ans de profession, à l'âge de 22 ans.

— **Fraternité Saint-François.** — M. Ferdinand Duplessis, en religion Fr. Jean-Joseph de la Croix, décédé le 10 avril, à l'âge de 44 ans, après 9 ans de profession.

— **Fraternité N.-D. des Anges.** — Mde Olivier Bonin, en religion Sr Marie-Madeleine, décédée en août dernier, à l'âge de 72 ans, après 16 ans de profession.

— Mde Jean Ledoux, en religion Sr Jean-Marie, décédée le 1er août dernier après 10 ans de profession.

**Québec.** — **Fraternité de Saint-Sauveur.** — Mde Jean Belley, née Adélaïde Boutet, en religion Sr Sainte-Anne, décédée le 7 août, à l'âge de 86 ans, après 16 ans de profession.

— Mde Léon Chouinard, en religion Sr Saint-Léon, décédée le 12 août, à l'âge de 74 ans, après 15 ans de profession.

— Mde F.-X. Pelletier, née Emilie Allard, en religion Sr Saint-François d'Assise, décédée le 19 août à l'âge de 81 ans après 6½ ans de profession.

— Mde Napoléon Shink, née Alma Fortin, en religion Sr Saint-Félix de Valois, décédée le 30 juin, à l'âge de 44 ans, après 3 ans de profession.

**Baie Saint-Paul.** — Sr M.-Raymond des Sept-Douleurs, dans le siècle Marie-Julie-Odile Viau, de Lachine, décédée à l'âge de 31 ans après 4 ans de vie religieuse.

Le 15 août, fête de l'Assomption, s'est endormie dans le Seigneur, au couvent des « PETITES FRANCISCAINES DE MARIE » Sœur Marie-Raymond des Sept-Douleurs, dans le monde Odile Viau.

Quoique religieuse depuis quatre ans seulement, elle s'était si bien pénétrée, dès son entrée en religion, de la lettre et de l'esprit de sa règle, qu'elle pouvait être considérée comme un modèle de régularité et de dévouement aux malheureux déshérités de la nature dont le soin est confié aux Petites Franciscaines. Sa patience, sa charité, sa douceur envers ces infortunés ne se sont pas démenties un instant.

Son esprit de foi lui faisait découvrir sous le voile de la souffrance Celui qu'un prophète a nommé *l'homme des douleurs*. Cette pensée lui rendait non seulement faciles, mais même agréables ce dévouement et cette charité que ces malades n'ont pas toujours trouvés dans leur famille.

Une vie si sainte, si bien employée au service de Dieu et des pauvres ne pouvait être couronnée que par la mort la plus consolante. C'est en effet ce qui est arrivée. Elle a conservé sa parfaite connaissance jusqu'au dernier moment : vingt minutes avant de rendre le dernier soupir, elle a demandé à ses sœurs réunies autour de son lit de douleur d'aller à la chapelle réciter la couronne des sept allégresses de Marie. Elle a attendu leur retour avant de les quitter pour toujours. Sans aucune agonie, sans le moindre spasme, les yeux levés vers le ciel, le



crucifix dans ses mains amaigries, durant la récitation des litanies de la sainte Vierge, son âme s'est séparée de son corps sans que ses sœurs s'en soient aperçues, tellement sa mort a été calme et paisible. Il était 11 heures a. m.

La sainte Vierge a voulu sans doute associer à son triomphe et à sa gloire celle qui durant sa vie religieuse avait voulu honorer plus spécialement ses souffrances sous le nom de S. M.-Raymond des Sept-Douleurs.

**Lévis. — Saint-Joseph.** — Mde J.-B. Dubé, née Olive Lecourt, en religion Sr Saint-Joseph, décédée le 2 septembre à l'âge de 80 ans, après 15 ans de profession.

— Mde Joseph Guay, né R.-Delima Labrecque, en religion Sr Sainte Anne, décédée le 11 août à l'âge de 86 ans après 15 ans de profession.

— Mde Joseph Bissonnette, née Marie Labé, en religion Sr Sainte-Anne, décédée le 23 août, à l'âge de 78 ans. après 15 ans de profession.

— **Saint-Jean Chrysostome.** — M. Abraham Bégin, en religion Fr. Charles, décédé dans le mois d'août, à l'âge de 81 ans, après 4 ans de profession.

— **Saint-Henri.** — Mde Eusèbe Labonté, en religion Sr Saint-Antoine, décédée le 28 juillet, à l'âge de 45 ans, après 1¼ an de profession.

**Longueuil.** — Mde Isidore Hurteau, décédée le 4 septembre après plusieurs années de profession.

**Fall River. — Fraternité Saint François d'Assise. — Paroisse N.-D. de Lourdes.** — M. Napoléon Gaumont, décédé au mois de juillet dernier, à Summerville (Caroline du Sud).

— M. Napoléon Sévigné, décédé au mois d'août.

**Fall River, Mass.** — Mde Nap. Robert, née Henriette Trudeau, en religion Sr Saint-Napoléon, décédée le 12 juin, à l'âge de 63 ans, après 14 ans de profession.

**Saint-Romuald.** — Mde Augustin Simonneau, née Marguerite Lapiere, décédée le 24 août, après plusieurs années de profession.

**Saint-Ubal.** — Mde Jacques Alain, née Héraclise Foley, en religion Sr Marguerite de Cortone, décédée le 28 août, à l'âge de 54 ans, après 12 ans de profession.

— Mlle Rose-Alma Germain, en religion Sr Cyrilla, décédée le 17 août, à l'âge de 21 ans, après 4 ans de profession.

**Traverse City, Mich.** — M. Charles Verreau, en religion Fr. Louis décédé le 1er juillet, à l'âge de 19 ans, après avoir fait profession sur son lit de mort.

**Sorel.** — Mde Abraham Trudel, décédée le 13 août, à l'âge de 76 ans après 5 ans de profession.

**Saint-Charles de Bellechasse.** — Dame Tréflé Labrie, née Anastasie Turgeon, décédée le 5 juillet, après 4½ ans de profession.

R. I. P.